



THÉÂTRE
Des deux côtés du masque,
les apparences...
Page E 3



CINÉMA
Une grand-mère,
travailleuse du sexe
Page E 8

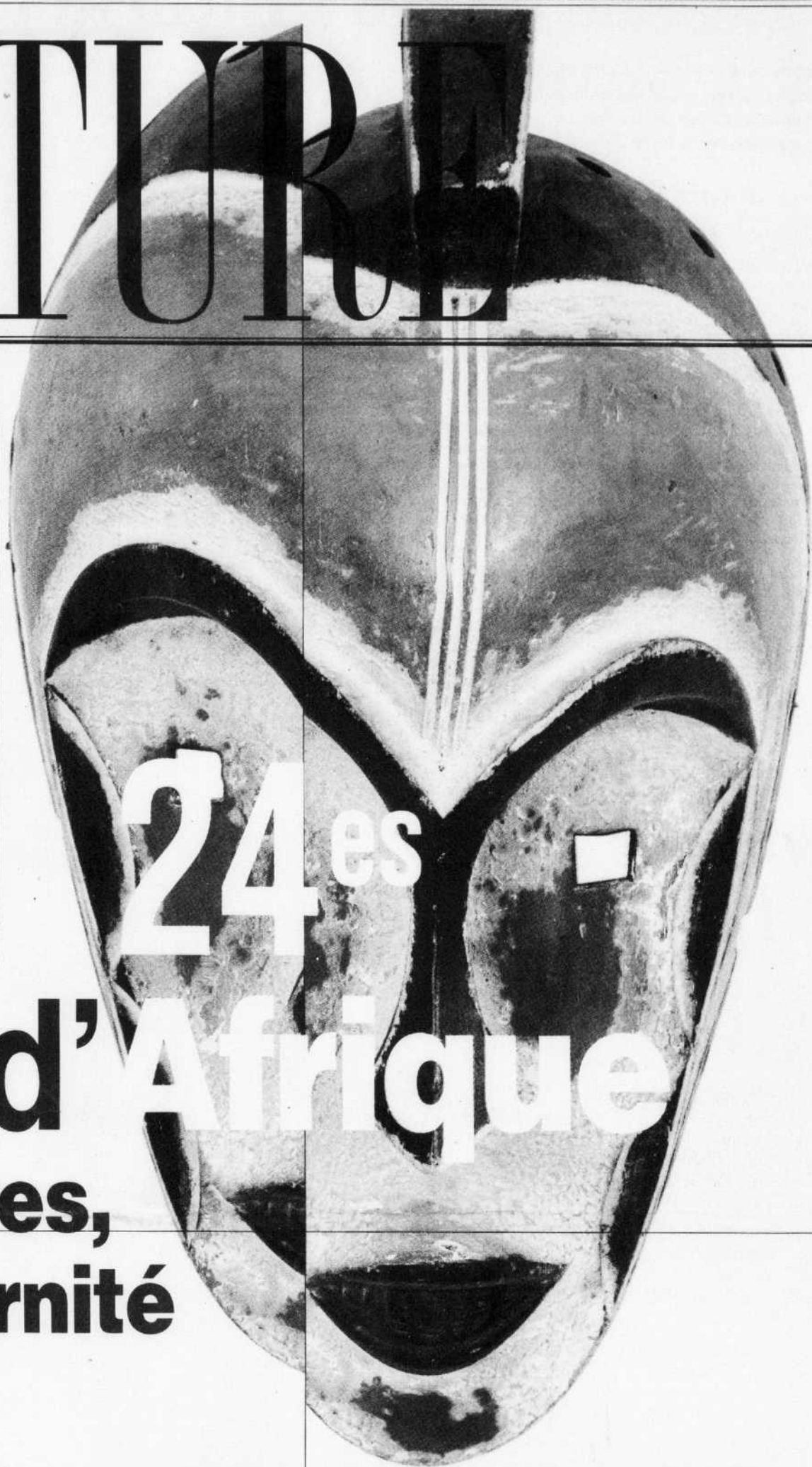
CAHIER **E**

CULTURE



Scène du film *Délíce* Paloma du cinéaste d'origine algérienne Nadir Moknèche

SOURCE VUES D'AFRIQUE



24^{es} Vues d'Afrique

Place aux femmes, entre modernité et tradition

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il y aura bientôt un quart de siècle que, bon an, mal an, Vues d'Afrique nous revient avec son lot de trouvailles, de perles et de curiosités. À leurs débuts, ces rencontres désormais incontournables ne se voyaient pourtant pas promises à une telle longévité. «[Entreprise] sympathique certes, mais pas très réaliste économiquement parlant», fait remarquer dans son éditorial Gérard Le Chêne, p.-d.g. des Vues. On n'en est heureusement plus là, l'organisation ayant su, par sa persévérance et sa cohérence, assurer la pérennité de l'événement.

Un souci de diversité

Cette année encore, la programmation témoigne d'un souci manifeste de diversité, signe qu'on ne s'est pas assis sur les lauriers d'une réputation pourtant bien établie. Une diversité, donc, qui se reflète aussi bien dans la provenance des œuvres (Algérie, Guinée, Égypte, Nigeria, Tunisie, Maroc, etc.) que dans les thèmes qu'elles abordent (corruption, pauvreté, poids des traditions, etc.). Un regard à la sélection suffit toutefois pour relever la quasi-constance. En effet, et ce de l'aveu même des organisateurs, la question de la condition de la femme occupe une place prépondérante dans plusieurs productions retenues.

Dans ce contexte, la sélection

de *Délíce Paloma* pour ouvrir le bal semble aller de soi. Portrait de femme, portrait de société, le troisième long métrage du cinéaste d'origine algérienne Nadir Moknèche propose une émouvante réflexion sur la place des femmes dans une société qui régit non seulement leurs comportements, mais leurs rêves. Madame Aldjéria, héroïne mûre et colorée du film, l'apprendra d'ailleurs de douloureuse façon. Suivant un autre parcours, son assistante Schéhérazade opérera quant à elle un repli inattendu vers la seule solution qu'elle connaisse. En entrevue, le réalisateur est limpide dans sa perception des choix qui s'offrent aux Algériennes...

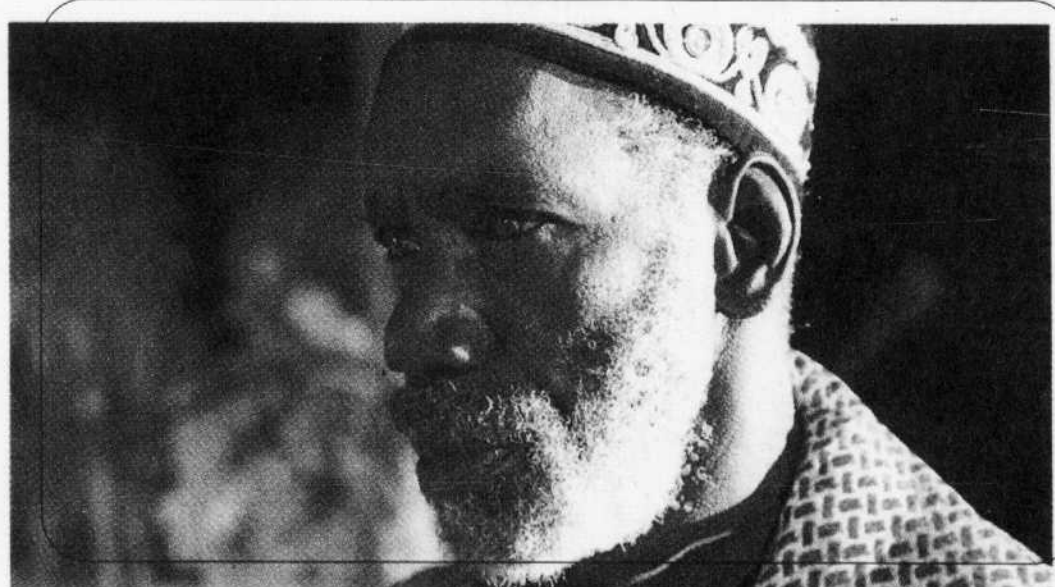
«Le personnage de Schéhérazade témoigne de l'échec de l'émancipation des femmes. Dans les années soixante-dix, les femmes se sont découvertes, mais ça n'a pas duré. L'emprise de la religion est trop forte. De la putain à la maman, à la sainte, c'est leur seule option.» Or c'est justement ces archétypes — et elle les a tous pratiqués à un moment de sa vie — que rejette Madame Aldjéria. Mais le pouvoir de choisir sa place, de choisir sa vie, semble lui échapper. «Elle paie son indépendance par la prison, mais même après avoir purgé sa peine, on lui fait comprendre qu'elle n'a pas sa place. Sa maison

a été saccagée, son fils et sa propre sœur l'ont désertée, à l'instar de Schéhérazade.»

Pour Moknèche, la religion est largement à blâmer pour ce triste état de faits: «Les religieux maintiennent le peuple dans l'ignorance. Lors du récent tremblement de terre, les gens croyaient à une punition divine. C'est aberrant, et d'autant plus triste qu'ils croient mériter d'être punis. Qu'on m'explique pourquoi Bush n'a pas encore été visé par ce Dieu!», lance-t-il à la blague. (On pourra poursuivre la lecture de l'entrevue qu'il accordait au *Devoir* en page E 9.)

Société en mutation

Ces enjeux sociaux ne sont pas circonscrits qu'au film de Moknèche. Ils sont communs à une part appréciable d'œuvres présentées à Vues d'Afrique. Ils habitent l'imaginaire et le discours de cinéastes aussi bien néophytes que consacrés. Et au-delà de ces inégalités et injustices que la comédienne Nadia Kaci, la Schéhérazade de *Délíce Paloma*, appelle «un problème récurrent dans les pays musulmans», d'autres thèmes puissants sont soulevés dans une programmation qui compte 138 films. De fait, les volets fiction et documentaire rendent compte d'une société en mutation qui re-



SOURCE VUES D'AFRIQUE

Il va pleuvoir sur Conakry, premier long métrage du Guinéen Cheick Fantamady Camara.

met en question tant ses fondements que ses orientations futures. La preuve par cinq.

Sur un mode rebattu mais sincère, *Il va pleuvoir sur Conakry*, premier long métrage du Guinéen Cheick Fantamady Camara, explore les thèmes du conflit générationnel et du choc des valeurs dans la famille d'un imam. On y suit le parcours de deux de ses enfants, un jeune homme et une jeune femme, qui poursuivent clandestinement des existences ouvertes sous le signe de la modernité.

Le secret, tôt ou tard, ne peut qu'entrer en collision avec la réalité et ses traditions. (Lundi 14 avril, 20h30, Le Beaubien, salle 2.)

Plus inspiré, *Le Chaos du vétérinaire Youssef Chahine (Le Destin, L'Autre)* fait une critique virulente de l'administration Moubarak, qui a vivement condamné le film. S'ouvrant sur une émeute, le film coup-de-poing maintient un intérêt constant grâce, entre autres, à une réalisation virtuose, que Chahine partage avec Khaled Youssef, un cinéaste émergent aussi engagé so-

cialement que son mentor. On s'attache au destin de Nour, jeune femme brillante qui peine à repousser les avances d'un policier corrompu qui fait la pluie et le beau temps dans un quartier cosmopolite du Caire. À voir. (Samedi 12 avril, 18h, au Cinéma du Parc; jeudi 17 avril, 20h30, au Beaubien, salle 2.)

Merzack Allouache (*Salut cousin!*, *Chouchou*), comme Chahine, est à ranger du côté des vétérans. Dans *Tamanasset*, le metteur en

VOIR PAGE E 2: AFRIQUE

Dernière chance!
1973 : Désolé, plus d'essence
Jusqu'au 20 avril 2008
Entrée libre sur présentation
d'une passe de métro

Colloque: 1973, Now What?
Entrée libre
Samedi 12 avril, 14 h à 18 h
Présenté en anglais

Special 300^e de la terre
Entrée libre
Dimanche 20 avril
Programme familles 10 h 15 et 14 h
Visite guidée 12 h et 15 h
Conférence Équiterre 13 h

CCA
Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal
514 939 7026 www.cca.qc.ca
www.desoleplusdessence.org

CULTURE

MÉDIAS

Vers l'Internet à tout faire

Vinton Cerf, pionnier du Web et expert chez Google, prévoit que le réseau mondial pourra prendre en charge de multiples aspects de la vie quotidienne de façon automatisée.

MICHEL ALBERGANTI

Vous avez fait partie des premiers concepteurs d'Internet. Quel regard portez-vous sur l'évolution du Réseau mondial?

Beaucoup plus de personnes tentent aujourd'hui d'innover sur Internet. Pour décrire son mode d'évolution actuel, j'utilise souvent le modèle de la fourmi. Si vous observez deux ou trois fourmis pendant toute une journée, il est probable que peu de choses intéressantes se produiront. Mais il y en a des millions. Et, chaque jour, une ou deux fourmis font une découverte dont profite la fourmière. Internet fonctionne ainsi. Avec près de 1,3 milliard d'utilisateurs, soit seulement 20 % de la population mondiale, de nouvelles expériences sont tentées quotidiennement. Je suis toujours un peu fébrile lorsque je lis les pages *business* de la presse, car j'y découvre souvent que quelqu'un a inventé un nouvel usage d'Internet et qu'il va falloir encore nous adapter...

Qu'apporte le Web 2.0 en matière de nouvelles utilisations du Réseau (blogs, chats, échanges de fichiers)?

A mes yeux, le terme Web 2.0 relève largement du slogan marketing. Il laisse entendre qu'une nouvelle génération du Web apparaît. Je pense plutôt qu'Internet se transforme selon un phénomène de coévolution: il interagit avec tout ce qui l'entoure, et s'adapte. Les nouvelles applications poussent le Réseau jusqu'à ses limites et contraignent à créer de nouvelles solutions techniques. Cela dit, je dois reconnaître que certaines innovations associées au Web 2.0 sont, elles, tout à fait réelles. Dans le passé, les premiers sys-

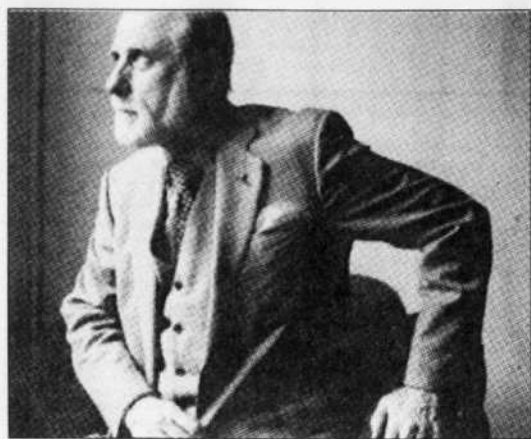
tèmes d'échanges d'informations entre les entreprises n'ont pas bien fonctionné par manque de standardisation: c'est justement ce qu'apporte le Web 2.0. Et cette avancée arrive au bon moment. Aux États-Unis, les gros investissements réalisés lors du passage à l'an 2000 ont permis d'automatiser l'activité interne des sociétés. Reste à effectuer l'étape suivante: l'automatisation des échanges entre les entreprises. Et quel meilleur outil pour le faire qu'Internet?

Les internautes bénéficieront-ils aussi de ces échanges?

Les consommateurs interagissent déjà avec les entreprises par le Web. Cela se passe plutôt bien pour effectuer des transactions, avec des confirmations par courriel. Mais les entreprises doivent souvent retranscrire les ordres des internautes à la main pour les communiquer à leurs partenaires. C'est cela qu'il faut automatiser. C'est notamment possible grâce à des applications comme Google Earth ou Google Maps, qui ont été conçues de façon à permettre à d'autres entités de les intégrer à leurs propres services sur le Web. Ainsi, les scientifiques localisent sur Google Earth leurs réseaux de capteurs, sismiques par exemple. Pour accéder aux données, il suffit de cliquer sur l'icône qui les représente. De plus en plus, les chercheurs pourront ainsi travailler ensemble en agglomérant différents réseaux de capteurs indépendants et en corrélant ces informations avec la géographie ou la climatologie.

Et en matière de commerce électronique?

Prenez, par exemple, une entreprise qui dispose de la liste des appartements disponibles à Dallas, au Texas. Elle peut injecter ces informations dans Google Maps. Lorsqu'une personne cherche à se loger, la base de données de l'agence présente la carte localisant l'ensemble des appartements répondant aux critères demandés. Une telle agence utilise ainsi les ressources sous-jacentes du Web pour augmenter la valeur de son information.



SOURCE LE MONDE

Pour Vinton Cerf, «demain, le premier contact avec Internet d'une fraction significative de la population mondiale sera réalisé à l'aide d'un téléphone mobile et non par un ordinateur».

Peut-on attendre des applications du même type sur téléphone portable?

Bien sûr. Cet objet, vous le portez sur vous où que vous alliez. Vous pouvez donc poser des questions qui n'ont de sens que si le système d'information associé sait où vous êtes. Trouver le cinéma le plus proche, par exemple. Le mobile ouvre la voie à l'obtention d'informations géographiquement indexées de grande valeur. Il existe déjà trois milliards de mobiles dans le monde, dont 15 % peuvent accéder à Internet, soit près d'un demi-milliard d'appareils... Demain, le premier contact avec Internet d'une fraction significative de la population mondiale sera réalisé à l'aide d'un téléphone mobile et non par un ordinateur.

Avoir recours au téléphone dégrade le confort d'utilisation du Web...

A première vue, oui. L'écran n'a pas du tout la

même taille. Quant au clavier, il est parfait si vous ne mesurez pas plus de 10 cm... Mais la plupart d'entre nous sont plus grands! Il faut donc imaginer de nouvelles pratiques. Le mobile pouvant détecter la présence d'un écran d'ordinateur dans la pièce, il n'y a aucune raison pour qu'il ne puisse pas le piloter. Idem avec un clavier sans fil. Les gens sont tellement habitués à utiliser Internet avec un seul outil à la fois qu'ils ne pensent pas que le téléphone mobile peut devenir le cœur d'un petit réseau.

Quel impact cela aura-t-il sur la vie quotidienne?

Imaginez une telle utilisation du téléphone mobile dans les voitures. Celles-ci disposent souvent d'un récepteur GPS et d'une instrumentation indiquant, par exemple, combien il reste d'essence. L'important, c'est que le téléphone mobile puisse relier la voiture à Internet. Et cela marche dans les deux sens. La voiture obtiendra des informations du Web, et lui en fournira. Sa vitesse, par exemple: cette donnée pourra rester anonyme tout en étant accessible aux opérateurs de réseaux routiers, qui l'exploiteront pour détecter des encombrements et informer en retour les autres conducteurs.

Ce que vous décrivez ne s'inscrit-il pas déjà dans le Web 3.0, l'Internet des objets?

Tout à fait. De façon générale, l'Internet des objets permettra de déléguer la gestion des objets à des tiers. Il sera ainsi possible d'adresser à des sites de services des demandes telles que «enregistrer tel film» sans avoir à se plonger dans la liste des chaînes ni dans les programmes de diffusion. Les machines s'en chargeront. Elles communiqueront entre elles pour déterminer le prochain passage de ce film et l'enregistrer pour nous... Des milliards d'objets seront ainsi dotés de capacités de communication entre eux. Ce qui permettra de masquer la complexité des technologies à l'œuvre. Tout se passera dans les coulisses.

Le Monde

théâtre LA CHAPELLE
SCÈNES CONTEMPORAINES

MUSIQUES NOUVELLES

SUONI ITALIANI
MUSIQUE DE CHAMBRE ITALIENNE DU 20^E ET 21^E SIÈCLE

PAR L'ENSEMBLE TRANSMISSION:
Lori Freedman : clarinettes / D'Arcy Gray : percussion /
Clemens Merkel : violon / Guy Pelletier : flûtes /
Brigitte Poulin : piano / Julie Trudeau : violoncelle

VENDREDI 11 AVRIL 2008 - 20h
HOMMAGE À GIACINTO SCELSI plus les oeuvres
d'ALDO CLEMENTI et de GIORGIO MAGNANENSI
(création pour clarinette basse et électroniques)

SAMEDI 12 AVRIL 2008 - 20h
LUCIANO BERIO: TROIS SEQUENZAS
(violon, piano, clarinette basse)
plus les oeuvres de DONATONI, SCIARRINO,
MAGNANENSI et CLEMENTI

ENSEMBLE AD HOC ENSEMBLE
MUSIQUES IMPROVISÉES

Rencontre inédite entre six musiciens d'exception
sélectionnés à travers le pays. Première étape
de la tournée canadienne.

Guillaume Bourque : clarinettes (Montréal)
Christine Duncan : voix (Toronto)
Jean Félix Mailloux : contrebasse (Montréal)
Jean Martin : Batterie (Toronto) /
Dani Dore : sax, instruments inventés (Halifax)
Jesse Zubot : violon (Vancouver)

VENDREDI 18 AVRIL, SAMEDI 19 AVRIL À 20h

SAMEDI 19 AVRIL 16h30 : Répétition publique, discussion, jam
Musiciens apportez vos instruments!
(8\$ / gratuit avec billet pour le concert)

UNE PRÉSENTATION LACHAPELLE
Tarif : 17\$ / Spécial deux spectacles : 30\$

BILLETTERIE / INFORMATION : 514-843-7738
3700 RUE ST-DOMINIQUE - MONTRÉAL
WWW.LACHAPELLE.ORG

LE DEVOIR

OREILLE, TIGRE BURU TIT

Supplémentaires!
le 20 avril 15h le 29 avril 19h
le 30 avril 20h
du 1^{er} au 26
avril 2008

Texte
Alexis Martin
Mise en scène
Daniel Billet

Avec Christian Bégin, Evelyn de la Chevallerie,
Hélène Cousineau, Patrick Durolet, Harry Mallorette
et François-Henri Poiré

Hydro-Québec LE DEVOIR

AFRIQUE

SUITE DE LA PAGE E 1

scène étonne par la rugosité de son approche, un pari en l'occurrence heureux. Loin de ses précédentes comédies, au demeurant fort distrayantes et non dépourvues de commentaire social, *Alouache* propose un drame humain parfois déchirant, où le clinquant européen est confronté à la triste réalité des clandestins africains qui, justement, rêvent d'Europe. Le film pose également un regard sévère sur un certain fondamentalisme hostile aux femmes émancipées, qu'il méprise et convoite tout à la fois. (Dimanche 13 avril, 20h30, au Beaubien salle 2; jeudi 17 avril, 18h, Cinéma du Parc.)

Algérie tours / détours, des jeunes documentaristes françaises Oriane Brun-Moschetti et Leïla Morouche, est un hommage au vénérable cinéaste militant René Vautier, «le papa du cinéma algérien», apprend-on. En recréant les projections itinérantes de ce dernier, le documentaire capte l'humeur de l'Algérie d'aujourd'hui. (Samedi 12 avril, 20h30, au Beaubien, salle 2; samedi 19 avril, 15h30, au Beaubien, salle 2.) En fait, *Algérie tours / détours* constitue une excellente entrée en matière à *Délia Paloma*. Un peu comme le précédent documentaire, la fiction de Nadir Mokneche offre, par un portrait d'individu, un état des lieux sans complaisance d'un Alger en quête de repères: «J'ai complété le tournage de *Délia Paloma* en 2006. La situation ne s'est pas améliorée depuis. Elle a plutôt empiré», constate le metteur en scène. Et cette plongée privilégiée dans l'Algérie d'aujourd'hui est nécessaire pour quiconque veut prétendre à une perception juste de cette société qui, bien que «traditionnelle, croyante et superstitieuse, n'en est plus aux cartes postales de sous orientaux», de dire Mokneche.

Voilà donc une raison supplémentaire de voir le film. Quand émerge de l'expérience cinématographique, entre autres, une meilleure compréhension de l'autre, on peut parler de réussite. A signaler en terminant, puisque le sujet revient dans plusieurs productions présentées, le colloque «Les contraintes faites aux femmes», qui se tiendra à la Maison Radio-Canada le mardi 15 avril.

Collaborateur du Devoir

Les 24^e Vues d'Afrique se terminent le 20 avril. Pour information additionnelle, on écrit à info@vuesdafrique.org ou on visite le très convivial site du festival: www.vuesdafrique.org.



SOURCE VUES D'AFRIQUE

Algérie tours / détours, des documentaristes Oriane Brun-Moschetti et Leïla Morouche

LA 38^E SAISON

08
09

LE THÉÂTRE DU TRIDENT

MARIE DE L'INCARNATION
OU LA DÉRAISON D'AMOUR
Jean-Daniel Lafond / Marie Tifo

TABLEAU D'UNE EXÉCUTION
Howard Barker

LE DRAGON BLEU
Robert Lepage / Marie Michaud

L'ASILE DE LA PURETÉ
Claude Gauvreau

LA NUIT DE VALOGNES
Éric-Emmanuel Schmitt

Direction artistique Gill Champagne

5 pièces
à compter de 75\$

1-877-643-8131
Grand Théâtre de Québec

letrident.com

Robert Lepage
LE DRAGON BLEU

CULTURE

THÉÂTRE

Des deux côtés du masque, les apparences...

Après Molière, Carl Béchard s'attaque à un Goldoni grinçant sur fond de diversités culturelles: L'Impresario de Smyrne

MICHEL BÉLAIR

Marco Micone doit connaître par cœur des grands pans de l'œuvre de Goldoni puisqu'il en est déjà, avec cet *Impresario de Smyrne* rarement joué ici, à sa cinquième traduction du dramaturge italien; sa troisième en fait pour le Nouveau Monde, après *La Locandiera* et *La Serva amorosa*.

Du moins tient-il en haute estime l'homme de théâtre italien, qui mourut en exil à Paris en 1793 et qui est d'abord pour lui le grand réformateur de la *commedia dell'arte*. Un moderne. Une sorte de témoin. De chroniqueur lucide de la dérive d'une société ressemblant étrangement à la nôtre...

Une semaine à peine avant la première, en compagnie du metteur en scène Carl Béchard qui signe ici son tout premier Goldoni, nous nous sommes assis tous les trois au pied du mur de vieilles briques dans le grand hall du TNM.

Une œuvre miroir

Malgré la vraie vie tout autour, nous sommes rapidement plongés dans l'univers complexe et décadent de la Venise du milieu du XVIII^e siècle, alors que trois médiocres cantatrices (Sophie Cadieux, Sylvie Drapeau et Pascale Montpetit) auditionnent pour participer à une énorme fête organisée pour un riche marchand turc, Ali (Alain Zouvi). Micone comme Béchard m'ont tous deux parlé à leur façon de la richesse d'un texte mal connu, d'une œuvre charnière dans la carrière de Goldoni.

C'est l'écrivain-traducteur qui amorce la discussion en racontant que le théâtre de Goldoni est le miroir de la société de son époque. «*Carlo Goldoni est un homme qui a beaucoup voyagé et qui s'est imprégné des idées pré-révolutionnaires qui circulent partout en Europe dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. C'est un intello près du petit peuple qui aime bien se moquer de la noblesse décadente de l'époque; pour lui, le théâtre est un instrument de conscientisation... L'Impresario de Smyrne est une "comédie de voisinage", comme on disait alors, et c'est un moment charnière dans l'œuvre de Goldoni parce que pour la première fois, et contrairement à ce qui se faisait dans la commedia dell'arte, il a proposé à ses comédiens un texte complètement écrit plutôt qu'un simple canevas. Probablement pour s'assurer que les improvisations successives auxquelles se livraient les comédiens ne fassent pas trop dériver le texte et l'histoire qu'il voulait raconter.*»

Cette histoire est plutôt rocambolesque, comme s'amuse à le ra-



Le metteur en scène Carl Béchard et l'auteur et traducteur Marco Micone ont travaillé de concert sur le Goldoni à l'affiche à compter de mardi au TNM.

conter Carl Béchard. «*C'est une succession ininterrompue de quiproquos, de comique de situation et de porte-à-faux en tous genres; on a toujours vu L'Impresario de Smyrne comme une critique mordante des ego démesurés qui foisonnent dans le milieu de l'opéra et de la scène en général. Je peux vous dire que chaque réplique que Goldoni écrivait sur le "milieu" en 1759 pourrait souvent décrire la situation aujourd'hui... Mais L'Impresario de Smyrne, c'est d'abord et avant tout une comédie!*»

Une comédie un peu grinçante en bout de piste, il faut bien l'avouer — Marco Micone précisera que l'on se tape rarement sur les cuisses en voyant les pièces de Goldoni. Parce que, sous la finesse des esquives cachées souvent sous le masque — «*Qui est d'abord un état d'esprit!*», dit Béchard —, *L'Impresario de Smyrne* mord à belles dents dans un milieu et une société reposant tout entiers sur les apparences.

Micone poursuit. Il parle de la société italienne fragmentée dans

laquelle vivait Goldoni, qui n'a rien à voir avec le territoire même que l'on connaît aujourd'hui. Plusieurs

langues, plusieurs vieilles traditions y sont en train de s'effondrer; aucun projet politique unificateur n'arrive à s'imposer. Et d'énormes et troublantes diversités culturelles agitent l'ensemble et remettent aussi en question les fractures sociales qui se manifestent partout. On voit bien poindre la métaphore et surgir le parallèle avec ce qui se passe chez nous, ici et maintenant...

L'évident et l'implicite

C'est à ce moment que le traducteur dira avoir, avec l'approbation du metteur en scène évidemment, «*ajouté des dizaines de phrases au texte original*... Ce qui est quand même assez étonnant, avouons-le. Pour que le personnage d'Ali, par exemple, soit ainsi moins caricatural que dans le texte original de Goldoni, Micone a ajouté des apartés en turc et en italien.

«*Des sourates aussi*, précise-t-il, *pour faire mieux sentir le choc des différences culturelles vécues aussi à cette époque. Ce que je cherche, c'est la cohérence. Une traduction ne peut être fidèle à 100 % au texte original: c'est impossible. Ici, j'ai voulu rendre un peu plus évident tout ce qu'il y a d'implicite dans le texte. Approcher l'ailleurs en éloignant un peu l'ici...*», conclura l'iconoclaste. Béchard, lui, souligne que le texte est ainsi plus vivant et parle davantage aux spectateurs... ce qui lui redonne un peu de cet impact que la production avait eu sur la société vénitienne au moment de sa création.

Pour provoquer les puristes, peut-être, ou pour mieux faire sentir tout le clinglant de la caricature du milieu de l'opéra, le metteur en scène a choisi lui aussi d'«habiller» le texte de Goldoni à

sa façon: «*J'ai ajouté des airs d'opéra en interludes entre certaines scènes. Il y aura une vraie chanteuse sur le plateau* [Catherine B. Lavoie, mezzo-soprano] *et sa seule présence mettra à nu les fausses prétentions vocales des trois dians.*»

Carl Béchard précise aussi que la production, qui prend l'affiche du TNM mardi, s'inscrit dans une sorte de printemps Goldoni visant à célébrer le 300^e anniversaire de naissance du dramaturge. C'est dans le cadre de cet événement que le TNM et la Place des Arts se sont associés à plusieurs entreprises d'ici pour faire venir le célèbre Piccolo Teatro de Milan avec un Goldoni joué à peu près sans relâche depuis plus de soixante ans: *Arlecchino, servitore di due padroni*, dans la mythique mise en scène de Giorgio Strehler. Du 7 au 11 mai, alors qu'on en sera à la dernière semaine de représentations de *L'Impresario de Smyrne*, Ferruccio Soleri, qui joue Arlequin depuis 1947, sera avec le Piccolo au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts pour cinq représentations. On vous souhaite de pouvoir trouver des billets... D'ici là, et au-delà de toute comparaison avec le Piccolo Teatro, Carl Béchard vous invite déjà à goûter un Goldoni mal connu.

Le Devoir

L'IMPRESARIO DE SMYRNE

Texte de Carlo Goldoni traduit par Marco Micone et mis en scène par Carl Béchard. Une production du TNM présentée du 15 avril au 10 mai. Rens.: 514 866-8668.

Sous la finesse des esquives cachées souvent sous le masque, *L'Impresario de Smyrne* mord à belles dents dans un milieu et une société reposant tout entiers sur les apparences

Le Théâtre de La Manufacture présente Tête première

de Mark O'Rowe — traduction Olivier Choinière — mise en scène Maxime Denomé

avec Sandrine Bisson — Karleen Fortin — Dominique Quesnel

assistée à la mise en scène Jean Gauthier — costumes Linda Brunelle — musique originale Karen Lupin — éclairage André Robas — médiateur/assistantes techniques

«C'est d'une puissance; les mots frappent, claquent, cognent. [...] Les trois comédiennes sont excellentes.»
C'est bien meilleur le matin, SRC — 2005

«Un admirable baptême pour Maxime Denomé. [...] les trois monologues de Tête première ont toutes les chances de se ranger parmi les réalisations les plus bouleversantes de la saison.»
Voir — 2005

«Maxime Denomé [...] démontre qu'il n'y a parfois pas mieux qu'un bon comédien pour en guider d'autres.»
La Presse — 2005

«C'est incroyable. J'ai été renversée par le jeu et par la traduction [...] Des actrices extraordinaires [...] Je suis restée rivée à leurs lèvres. J'ai adoré ça.»
Je l'ai vu à la radio, SRC — 2005

«La langue de Tête première est poétique, imagée, rude et belle.»
www.radio-canada.ca — 2005

«Le traducteur Olivier Choinière s'est approprié ce texte avec une créativité jouvissive.»
Le Devoir — 2005

TÊTE PREMIÈRE

du 15 au 26 avril '08
en codiffusion avec le Théâtre Périscope

théâtre | 2, RUE CRÉMAZIE EST, QUÉBEC
PÉRISCOPE | (418) 529-2183

ibillettech | Télé-Québec | LE DEVOIR

A BRAHAM Lincoln

va au théâtre

THÉÂTRE PÂP

TEXTE DE LARRY TREMBLAY + MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT
AVEC PATRICE DUBOIS, MAXIM GAUDETTE, BENOÎT GOVIN AINSI QUE ÉTIENNE COUSINEAU, GUILLAUME CYR + SASHA SAMAR

Collaborateurs Jean Bard, Nicolas Basque, Alexandre Brunet, Alexia Bürger, Stéphanie Capistran-Lalonde, Florence Cornet, Martin Labrecque, Catherine La Franière, Caroline Laurin-Beaucage, Marc Sénécal & Rachel Tremblay

DU 22 AVRIL AU 17 MAI 2008 présenté à ESPACE GO 4890, boul. Saint-Laurent, MONTRÉAL
Billets 514-845-4890 + WWW.ADMISSION.COM 514-790-1245 + www.theatrepap.com

Conseil des arts et des lettres Québec | Conseil des Arts du Canada | CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL | LE DEVOIR | 100% VÉGÉTARIEN

CULTURE

DANSE

Sur les traces de l'absence

FRÉDÉRIQUE DOYON

La vie se définit-elle par nos actes conscients ou par ce qui se trame entre eux: les distractions, les rêveries, les réflexes? Par le regard des autres ou par ce qui se déploie à son insu, dans l'intimité?

C'est un peu toutes ces questions que lance avec liberté et invention le quatuor *L'Absence / La Ausencia*, la nouvelle pièce du tandem formé des jeunes chorégraphes Hinda Essadiqi, de Montréal, et d'Aladino Rivera Blanca, de Mexico.

Leur réflexion sur ces petits vides qui remplissent pourtant le quotidien se déploie sous la forme d'une installation chorégraphique dans l'espace galerie du MAI (Montréal, arts interculturels) à partir de mercredi. L'extrait de 30 minutes qu'a pu voir *Le Devoir* annonce une œuvre d'une belle maturité, oscillant entre onirisme et réalisme, qui vaut le détour.

Œuvre in situ

Fort d'un stage auprès de la chorégraphe américaine basée en Allemagne Meg Stuart, la jeune artiste montréalaise s'éloigne pour la première fois de la scène à l'italienne pour créer une œuvre *in situ*. Aménagée à la manière d'un appartement, la salle ouverte de la galerie permet au public de se déplacer d'un espace à l'autre.

«Je voulais un lieu défini et intime, où on voit les détails du quotidien, un lieu où s'exprime l'absence», explique Hinda Essadiqi, qui a vécu le passage de la scène à l'espace ouvert de la galerie comme un «méchant défi».

Ici, une scène de salon ou de chambre à coucher montre le jeu

de se vêtir, de se dévêtir et de se revêtir, qui traduit l'ennui, l'attente, la séduction, les fragilités humaines et les petites mises en scène du quotidien. Là, une vidéo projetée sur le rideau de douche évoque le tiraillement entre soi-même et l'image que les autres se font de nous. Plus loin, une fenêtre s'ouvre sur un jardin — par l'entremise d'une vidéo — où poussent les désirs humains, exprimés en direct par les quatre danseurs (Hinda et Nadia Essadiqi, Erin Flynn et Aladino Rivera Blanca), entre équilibre, envol et chute.

«Comment présenter l'absence? s'est demandé la jeune artiste, qui a trouvé une piste de travail dans les écrits d'André Comte-Sponville. En fait, ça se définit toujours par rapport à ce qui était là avant. C'est parce qu'on a une mémoire qu'on peut vivre l'absence.»

À ce va-et-vient entre danse et vidéo s'ajoute une incursion dans les mots et la littérature, que les extraits présentés la semaine dernière ne permettaient toutefois pas de juger. «Le plus gros défi, c'était de croiser la danse et la littérature», confie celle qui sentait encore le besoin de peaufiner cet aspect jusqu'aux représentations. Les danseurs se mettent en bouche les mots de jeunes auteurs, dont Nadia Essadiqi (sœur de la chorégraphe) et Charlotte Delerive, qui défilent aussi sous forme de projections.

Le Devoir

L'ABSENCE / LA AUENCIA

Du 16 au 20 avril au MAI
3680 rue Saint-Urbain

Femmes-chevaux

Manon Oligny rencontre Nelly Arcan dans *L'Écurie*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les obsessions partagées font les bons amis. Après le corps-objet sexué, complexe, mesuré, entraîné, bref, soumis aux diktats du sujet et d'une époque, la chorégraphe Manon Oligny aborde le corps féminin qui se révolte et tente de se libérer de ses carcans. Et elle le fait en compagnie de l'auteure de *Putain*, Nelly Arcan, sept ans après avoir créé *24 X Caprices* avec l'écrivaine française Christine Angot.

Leur alliance semblait écrite dans le ciel, ou plutôt inscrite dans la chair, puisque leurs obsessions artistiques à toutes deux s'incarment dans le corps féminin en perpétuelle quête de lui-même. Un match parfait?

«Oui», reconnaît sans détour la chorégraphe, qui s'était promis de rencontrer l'auteure québécoise après sa lecture de *Putain*. «On a vraiment des connivences artistiques. On a le même rapport à la purgation du corps. Et elle apporte un autre regard sur le corps féminin et sur la danse.» L'amitié s'est déployée aussi naturellement que la collaboration artistique pour *L'Écurie*, présenté par Danse-Cité.

«C'est une pièce-synthèse par rapport à la trilogie que j'ai faite sur le corps-objet [XX...x (1998), *La Fiction du désir* (1999), *24 X Caprices* (2001)], parce que ici la femme est beaucoup plus sujet qu'objet», précise-t-elle.

L'Écurie prend la forme d'une installation chorégraphique dans laquelle le public déambule à sa guise. Trois femmes (Anne Lebeau, Karina Iraola et Sophie Corriveau, en remplacement de Mathilde Monnard) s'ébrouent, chacune dans une stalle dont elles cherchent férocement à sortir. Une manière de renouer avec leur féminité essentielle, aussi brute que sensuelle.

«Le box devient une métaphore de plein de choses: ça peut être le corps, la beauté, les carcans [de la féminité]», explique la chorégraphe.

Fougue et dignité

Manon Oligny a commencé à explorer la bestialité et la sauvagerie dans *Pouliches*, présenté à l'automne dernier et inspiré de l'œuvre de la photographe américaine Cindy Sherman. La chorégraphe y interprétait une femme subvertissant peu à peu sa gestuelle séductrice en mouvements



PHOTO NICOLAS RUEL

Tout ce cirque de femmes-chevaux s'enracine dans une métaphore à la limite de la caricature.

vulgaires, puis carrément déshumanisés.

«Dans ce cas-ci ça va des deux côtés [vers le corps sublimé et déshumanisé], dit-elle. La féminité est plus glorieuse que dans *Pouliches*, même si elle est parfois décadente. Ce qui m'attirait, c'est aussi la force féminine fougueuse, avec ses failles, en combat avec elle-même mais qui veut s'en sortir.»

Une intensité telle qu'elle aura eu raison d'une des danseuses,

Mathilde Monnard, blessée assez gravement pour devoir se retirer de l'aventure, au grand désarroi de toute l'équipe.

La pièce exploite aussi l'espace de dignité mesurée des parades équestres. Chaque jument sera donc «évaluée» comme dans une course d'hippodrome, à l'aide de projections minimalistes sur les stalles. Une façon de poursuivre sa réflexion sur le corps-performance entraîné, développée dans *L'Éducation physique* (2006) et *46°00'05* (2003), et de critiquer la danse, au passage, la chorégraphe construisant ses œuvres à partir d'états d'avantage qu'à partir de formes gestuelles.

L'espace est circonscrit par un écran semi-sphérique sur lequel «galope» l'écriture en direct de Nelly Arcan. «Ce que j'aime de cette auteure, c'est qu'en ouvrant ses livres n'importe où, on rentre directement dans une intimité. Je voulais

que ce soit son univers à elle, ce qu'elle voit de ces trois femmes. Ça donne de courtes phrases assez fragmentées, à dimension poétique.»

Reste que tout ce cirque de femmes-chevaux s'enracine dans une métaphore à la limite de la caricature, une voie dans laquelle la chorégraphe s'était un peu empêtrée avec *24 X Caprices*. «Ça ne m'a jamais fait peur, ça», dit-elle. Il faut passer par le cliché pour aller ailleurs. Même si des fois on se trompe.»

La symbiose de l'équipe de création, telle qu'en témoigne la chorégraphe, et le coup plutôt réussi de *Pouliches* à l'automne dernier laissent toutefois présager le meilleur...

Le Devoir

L'ÉCURIE

Chorégraphie de Manon Oligny
Du 16 au 26 avril à la Société des arts technologiques

AUTOBAHN
DU 8 AVRIL AU 3 MAI 2008 AU THÉÂTRE LA LICORNE

UN TEXTE DE NEIL LABUTE DANS UNE TRADUCTION DE FANNY BRITT MISE EN SCÈNE: MARTIN FAUCHER
COMÉDIENS: AMÉLIE BONENFANT, ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ, ROSE-MARIE ERKOREKA, MATHIEU GOSSÉLIN, RENAUD LACELLE-BOURDON, ANNE-MARIE LEVASSEUR, ÉRIC PAULHUS, SIMON ROUSSEAU COLLABORATEURS: SÉBASTIEN BÉLANG, ÉTIENNE BOUCHER, HUGO COURTIERS, MARIE-ANDRÉE LEMIRE, JEAN-FRANÇOIS PÉRO, MARC SÉNÉCAL, SUGANNE TRÉPARIER, JONAS V. BOUCHARD

PRÉSENTE: LA LICORNE

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC RÉSEAU ADMISSION
www.theatrelalcorne.com 514.790.1245 ou
514.523.2246 1.800.361.4595

EN COOPÉRATION AVEC LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

Du 8 au 26 avril

4353, rue Ste-Catherine Est

SALE FRED HENRY

en codiffusion

Denise-Pelletier

«Du Théâtre avec un grand T. Une pièce lumineuse.»

Dragon bleu Dragon jaune

Texte et mise en scène: Patrick Quinlan

Sur scène: Jean-François Blanchard, Sylvie Marchand, Vladana Milicevic, Alexis Roy

Musiciens: Julie Béchard, René Béchard

Concepteurs: René Béchard, Louis Hudon, Marcelle Hudon, Mathieu Marcell

www.doubleligne.ca
www.denise-pelletier.qc.ca

Billetterie: 514 253-8974

514 790-1245
ADMISSION.COM

RENCONTRE AVEC CARL BÉCHARD AUX BELLES SOIRÉES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
LE LUNDI 21 AVRIL À 19H30 ++ WWW.BELLESOIREES.UMONTREAL.CA

L'IMPRESARIO DE SMYRNE

DE CARLO GOLDONI PRODUCTION MARCO MIGNONE
MISE EN SCÈNE CARL BÉCHARD

UNE PRÉSENTATION

GazMétro

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

PASCAL MONTPETIT / SYLVIE DRAPEAU / SOPHIE CADIEUX / FRANÇOIS ARNAUD / EMMANUEL BILODEAU / CATHERINE B. LAVOIE / PIERRE CHAGNON / DAVID-ALEXANDRE DESPRÉS / SÉBASTIEN DODGE / ROBERT LALONDE / RÉNALD LAURIN / ALAIN ZOUVI / assistance à la mise en scène et régie CLAUDE LEMELIN

DÈS MARDI! ++ WWW.TNM.QC.CA ++ 514.866.8668

++ FORFAITS FAMILLE ET TARIF 15 ANS ET MOINS ++

L'illusion, Théâtre de marionnettes présente:

LES HABITS NEUFS

Du 2 au 29 avril 2008

Pour les enfants de 2 ans et plus!

Samedis et dimanches
9h30, 11h00 et 13h00

Au Studio-théâtre de L'illusion

L'ILLUSION
Théâtre de marionnettes

Réservations:
514-523-1303
www.illusiontheatre.com

Venez découvrir notre espace intime et chaleureux en plein cœur du Plateau Mont-Royal!

... 22 SPECTACLES TONIFIANTS ET AUDACIEUX

www.fta.qc.ca

514.844.3822 / 1.866.984.3822

22 MAI AU 5 JUIN 2008

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

danse théâtre

ORPHÉE ET EURYDICE
Marie Chouinard
MONTREAL

IWANOW
Anton Tchekhov
Dimitter Gotscheff
BERLIN

aKabi
Aydin Tokar
ISTANBUL

SEAGULL-PLAY
(LA MOUETTE)
Anton Tchekhov
Enrique Diaz
RIO DE JANEIRO

IS YOU ME
Benoit Lachambre
Louise Lecavallier
Laurent Goldring
MONTREAL

L'INVISIBLE
Marie Brassard
MONTREAL

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

LES NOUVEAUX HORIZONS DE LA CRÉATION ACTUELLE

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Bernard Labadie à la conquête de l'Amérique

CHRISTOPHE HUSS

Quel chef québécois dirigera dans les deux saisons à venir les cinq plus grands orchestres américains, plus quelques autres, et conduira à l'automne 2009 une *Flûte enchantée* de Mozart au Metropolitan Opera?

Il y a fort à parier que la réponse à cette question ne sera pas celle que vous croyez. En dépit du battage autour de la carrière de Yannick Nézet-Séguin, cet agenda n'est pas le sien, mais bel et bien celui de Bernard Labadie.

Le directeur des Violons du Roy est plus discret quant à ses trophées de chasse, tout comme son cadet Jean-Philippe Tremblay, d'ailleurs, qui dirigera l'Orchestre national de France au Théâtre des Champs-Élysées en octobre prochain. En tout cas, le calendrier de Bernard Labadie est fort impressionnant: Orchestre philharmonique de New York en décembre 2010; Orchestre symphonique de Chicago en mai 2009; Orchestre de Philadelphie en janvier 2010; Symphonique de Boston en janvier 2009; Orchestre de Cleveland en avril 2010.

Mieux encore: cette collection de rendez-vous n'est pas un simple «placement de produit» — terme qui n'est en rien impropre, puisque les chefs sont à présent transigés sur le marché comme des produits, un marché où la prime est donnée à l'image. La majorité des contrats sont le fruit de réinvitations, le seul critère valable pour juger si un chef «passe la rampe» ou non. On connaît des stars d'aujourd'hui (Valery Gergiev ou Kent Nagano, par exemple) qui n'ont pas eu droit à beaucoup de «seconds tours» quand ils ont tenté, jadis, de percer ce marché!

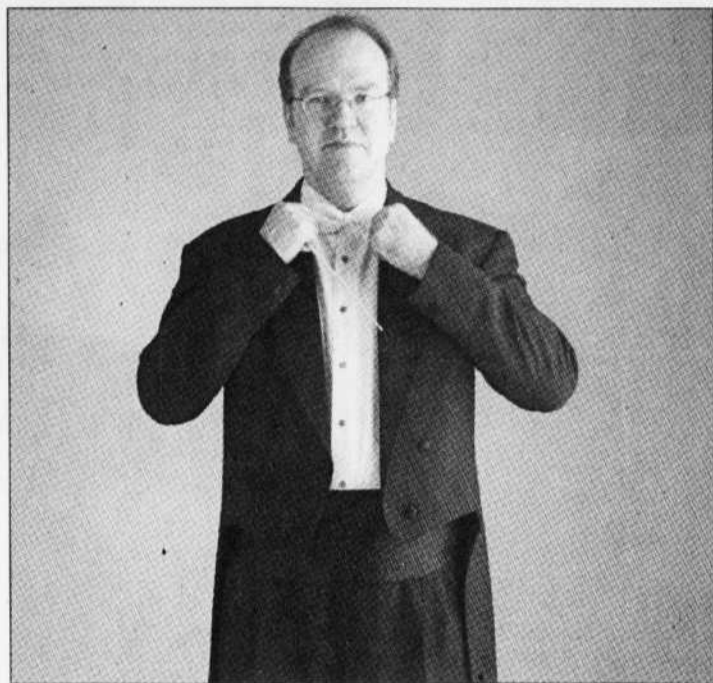
Historiquement informé

C'est que Bernard Labadie a trouvé un créneau qu'il cultive fort bien: celui du «chef historiquement informé qui sait diriger». Car, ce n'est pas un mythe, bien des chefs de la sphère baroque n'ont pas une technique de direction assez fine pour complaire aux grands orchestres symphoniques, surtout en Amérique du Nord. Certes, certaines phalanges, contrairement aux idées communément admises, aiment qu'on leur parle: c'est le cas du Philharmonique de Vienne, qui apprécie de jouer des *Passions* de Bach avec Philippe Herreweghe. Ce chef, incollable sur la musique de Schütz et de Bach, n'est pas le plus grand technicien de la planète. Si les Viennois s'en accommodent, on ne voit pas Herreweghe évangéliser les orchestres de ce côté-ci de l'Atlantique. Pareil pour le chef français Marc Minkowski.

Avec un tel programme, Bernard Labadie n'est pas du tout orphelin de l'Opéra de Montréal: «Je savais qu'il y avait un moment où des occasions s'offraient afin que je puisse développer mes activités de chef invité. Il est vrai que, par nature, je me considère plus comme un bâtisseur et que je préfère contribuer à bâtir quelque chose ici plutôt que de me balader partout. J'étais d'ailleurs prêt à retarder des choses qui se présentaient à l'extérieur pour bâtir ici. Mais à partir du moment où l'horizon était bouché, où je ne pouvais pas faire les répétitions ou les productions que je voulais, cela a changé les choses», dit l'ancien directeur musical de l'Opéra de Montréal en entrevue au *Devoir*.

Dans sa «nouvelle carrière», Bernard Labadie, qui dirigera principalement Haendel et Haydn, est aidé par une tendance de fond, ce qu'il reconnaît volontiers: «Depuis une trentaine d'années, au fur et à mesure que le mouvement de la «performance practice» [interprétation historiquement informée] s'est développé et qu'il est devenu largement accessible par le disque, notamment grâce au format CD, les orchestres symphoniques ont peu à peu délaissé ce répertoire, en fait ils ont abdiqué. Dans les villes européennes, où se côtoient orchestres symphoniques et ensembles baroques, cela n'entraînait pas de trous dans le répertoire pour le public. En Amérique, au contraire, cela a créé un vide, notamment à partir des années 80. Le public, par le disque, était habitué à autre chose et cherchait autre chose.»

Bernard Labadie n'est pas le seul à observer que, maintenant, «les orchestres cherchent à se réapproprier ce répertoire», chose d'autant plus légitime quand on connaît les vertus pédagogiques du travail sur une symphonie de Haydn dans le développement de formations orchestrales. De là le créneau artistique dans lequel s'inscrit le chef québécois: «Pour ce faire, les orchestres cherchent l'expertise de chefs qui peuvent faire le pont. Par la nature de mon travail avec *Les Violons du Roy*, je suis évidemment dans une position privilégiée. Cela fait 25 ans que je pratique ce répertoire sur instruments modernes avec des archets baroques. Pour paraphraser Jean Chrétien: «Je parle bilingue», plus que certains de mes collègues.»



LUC DELISLE

Bernard Labadie a trouvé un créneau qu'il cultive fort bien: celui du «chef historiquement informé qui sait diriger».

Aller plus loin

Bernard Labadie se présente comme «la solution nord-américaine» à ces nouvelles interrogations artistiques des orchestres (la très large majorité des chefs contactés sont européens). Il cherche avant tout à développer des relations à long terme avec ces orchestres et se promet de pouvoir ainsi aborder, petit à petit, d'autres répertoires tout en restant «très prudent, car ce sont des orchestres qui, dans Schumann ou Brahms, ont des racines et des traditions très profondes». On sent que le chef bouillonne d'envie de diriger Brahms. Ce n'est pas encore tout à fait le cas: «Je commence à faire autre chose: la Symphonie en ut de Bizet à San Francisco, le Requiem de Fauré à Saint Louis», se réjouit le chef.

À San Francisco et à Los Angeles, il en est déjà à sa troisième présence. En Europe, il y a eu un «coup de foudre» avec le Northern Sinfonia de Newcastle.

Qu'est-ce qui, dans les orchestres symphoniques, pose le plus de problèmes au chef? «On pourrait penser que le son et le dosage du vibrato est le problème numéro un, mais c'est plutôt le contrôle de l'archet chez les cordes. Dans la musique du XVIII^e siècle, il y a une infinité de subtilités avec l'archet auxquelles ces orchestres ne sont plus vraiment sensibles. Il est par exemple très difficile d'obtenir un véritable legato avec l'archet. Quand on parle de legato dans un orchestre symphonique chez les cordes, on pense au vibrato. Mais le vibrato n'est qu'un élément du legato — le vrai legato est indépendant du vibrato; il tient à la couleur.»

«C'est une expérience assez fascinante quand un orchestre décide d'embarquer et de faire le voyage en sachant pertinemment qu'il y a peu de temps pour le faire», se réjouit le chef invité. Combien embarquent? «Huit ou neuf sur dix», avance le chef. Par-

mi les beaux «voyages», Bernard Labadie cite l'Orchestre de Saint Louis dans Rameau et l'Orchestre du Minnesota: «Il y a une musicienne québécoise à l'Orchestre du Minnesota qui me parle du travail incroyable qu'Osmo Vänskä est en train de faire avec cet orchestre; c'est peut-être devenu le plus européen des orchestres américains et j'ai hâte d'y retourner!»

Bernard Labadie, qui a été fort surpris par la souplesse de l'Orchestre de Philadelphie dans l'allègement sonore, a, à présent, aussi hâte d'aller à Cleveland que de faire ses débuts au Metropolitan Opera dans la fameuse production de Julie Taymor de *La Flûte enchantée*, un engagement qu'il ne doit à rien d'autre qu'à la rumeur favorable qui entoure ses expériences américaines. Ce «fan fini» de Haydn, compositeur à qui il attribue le «triomphe du ludisme», deviendra-t-il aussi chez nos voisins un mozartien de référence?

Collaborateur du Devoir

mai
(Montréal, arts, éducation) 3690, rue Jeanne-Mance | Montréal | OC | H2X 2K5

Danse

L'absence / La ausencia
une collaboration Canada-Mexique

Du 16 au 20 avril
Du mercredi au samedi à 20h
Le dimanche à 15h

Information 514 982 1812 | Site Web 514 982 3384 | www.m-a-lac.ca

TEDD ROBINSON
10 GATES DANCING
REDD
23 AU 26 AVRIL_20 H

EXUBÉRANT, AMUSANT, FRAGILE ET POÉTIQUE

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE: TEDD ROBINSON
COLLABORATEURS: JEAN PHILIPPE TRÉPANIÉ, NORMAND VANDAL, JOZEF VLK
NARRATION: EN ANGLAIS

UNE COPRODUCTION DE 10 GATES DANCING, DU CENTRE NATIONAL DES ARTS ET DE NEW DANCE HORIZONS

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE_514 525.1500
ADMISSION_514 790.1245

PHOTO: CHRIS RANDLE

LE DEVOIR

MÉDIAS

La guerre des génériques

PAUL CAUCHON

Les génériques tronqués à la télévision québécoise font jaser jusqu'en France. *Le Monde* reprenait en effet jeudi dernier la protestation envoyée la semaine précédente par six associations québécoises qui demandaient aux patrons des réseaux de télévision de respecter l'intégrité des œuvres télévisuelles.

Les associations, dont l'Union des artistes, l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec et la Guilde des musiciens, se sont élevées contre l'insertion de bandeaux publicitaires ou d'autopromotion en surimpression dans les émissions, et contre la compression des génériques en soi.

Tous les téléspectateurs ont fait l'expérience d'un générique qui défile à une vitesse accélérée, ou d'un générique d'émission enterré par la voix tonitruante d'un annonceur qui nous impose de rester à l'antenne pour l'émission suivante. Cette pratique commerciale donne l'impression qu'une émission de télévision ou un film est de plus en plus perçu comme un produit industriel qu'on peut découper et triturer à volonté, et non comme une œuvre à part entière avec un début et une fin.

Les producteurs de télévision pourraient-ils déjouer cette pratique des diffuseurs en proposant plus de contenu dans leurs génériques? Après tout, les sketches d'*Un gars une fille* se poursuivaient souvent pendant le générique final, qu'il fallait écouter pour ne pas manquer quelques répliques définitives de Guy A. Lepage et de Sylvie Léonard.

En tout cas, les associations québécoises sont peut-être à l'avant-garde d'un mouvement mondial. Alexandre Tylski, un critique français de cinéma, qui enseigne l'étude du générique (eh oui!) à l'École supérieure de l'audiovisuel en France, a conçu un site Internet (www.generique-cinema.net) entièrement consacré aux génériques. Le site propose d'ailleurs des études des génériques de cinéastes célèbres, dont ceux des films d'Hitchcock — celui-ci avait d'ailleurs commencé sa carrière comme concepteur de titres et de génériques pour le cinéma muet!

Alexandre Tylski fait maintenant circuler la lettre des associations qué-

bécoises en France pour lancer un mouvement similaire de protestation auprès des télédifuseurs français.

◆ ◆ ◆
Le Monde ne va pas bien. Lundi prochain, *Le Monde* ne sera pas publié. Les syndiqués déclencheront en effet une grève pour protester contre le plan de redressement annoncé le 4 avril dernier par la direction de l'entreprise. Ce plan prévoit la suppression de 130 emplois dans le groupe du *Monde*, par des départs volontaires mais aussi des «départs contraints». C'est la troisième menace de grève à se produire au *Monde* depuis 1944, et les deux précédentes, en 1951 et en 1984, n'avaient finalement pas été mises en application. L'ensemble de la presse quotidienne en France perd des revenus, mais le regroupement des syndicats du *Monde* évoque aussi une «gestion irresponsable de l'entreprise» et une «vigilance inexistante de la part du conseil de surveillance».

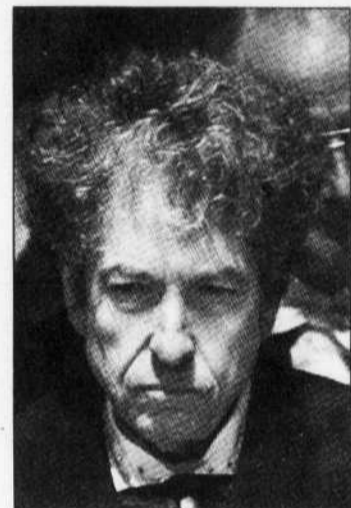
◆ ◆ ◆
Génération Internet sur RDI. En février dernier, la chaîne publique américaine PBS avait diffusé *Growing up Online*, un documentaire sur la nouvelle génération Internet. L'émission avait soulevé des débats dans les médias américains, et nous en avions fait le sujet d'une de nos chroniques du lundi. *Growing up Online* examinait la façon dont les adolescents utilisent Internet, les craintes des parents, la façon dont l'enseignement doit maintenant s'adapter à la fréquentation d'Internet par les ados, et ainsi de suite. Bonne nouvelle: RDI diffuse ce lundi 14 avril à 20h, dans le cadre des *Grands Reportages*, la version française du document.

◆ ◆ ◆
Bob Dylan en Pulitzer. Les prix Pulitzer couronnent la crème du

journalisme américain depuis des décennies, comme on le sait, et cette année le *Washington Post* en a remporté six. Les Pulitzer récompensent également des œuvres de fiction et des ouvrages historiques. Philip Roth en a déjà reçu un, et l'année dernière Cormac McCarthy avait été récompensé pour *La Route*. Le lauréat 2008 dans la catégorie fiction est Junot Diaz, pour *The Brief Wondrous Life of Oscar Wao*, œuvre inconnue du signataire de ces lignes.

Mais ce qui frappe parmi les prix 2008, c'est le fait qu'on ait accordé un prix spécial à Bob Dylan, pour son «profond impact sur la musique populaire et la culture américaine». On ne sait pas trop ce qui motive les jurys du prix Pulitzer à décerner de temps en temps un tel prix spécial, mais Dylan est en bonne compagnie parce que, depuis 20 ans, des créateurs comme Duke Ellington, George Gershwin et John Coltrane ont reçu un tel prix spécial.

Le Devoir



DAVID CHESKIN REUTERS

Bob Dylan

langente

Radio danse

My Life as an Art piece
Filippo Armati (Suisse)

17, 18, 19
avril 19 h 30
20 avril
2008 16 h

Duet for One Plus Digressions
Andrew Turner

Billetterie 514 525 1500

Danse-Cité
la trace des créateurs

Une initiative et une production de Danse-Cité en coproduction avec la compagnie Manon fait de la danse

Manon Oligny
L'Écurie
TRACES-CHORÉGRAPHERS

Une installation chorégraphique où le public est invité à circuler!

CHORÉGRAPHE Manon Oligny EN COLLABORATION AVEC LES INTERPRÈTES Karina Iraola, Anne Le Beau, Sophie Corriveau AUTEURE EN DIRECT Nelly Arcan COLLABORATEURS Gilles Brisebois, musique Christine Charles, répétitrice Simon Laroche, vidéo Yannick Macdonald, scénographie et lumières RÉSIDENCE DE CRÉATION Société des arts technologiques

DU 16 AU 19 ET
DU 23 AU 26 AVRIL 2008, 20H

Société des arts technologiques (SAT)
1195, boul. Saint-Laurent
Billetterie 514 844 2172
www.danse-cite.org

«Manon Oligny ne fait pas dans la dentelle, elle aime confronter l'étrange au familier, l'authentique au factice, le pudique au vulgaire. Elle y parvient ici avec brio.»
FRÉDÉRIQUE DOYON, LE DEVOIR, POUR POULICHES

CULTURE

EN BREF

Sophie Calle
à Montréal

La Fondation DHC/ART vient de confirmer cette semaine ce qui se disait tout bas: il y aura une exposition cet été de Sophie Calle, l'émérité artiste conceptuelle, représentante de la France à la dernière Biennale de Venise. En fait, c'est ce même projet dévoilé dans le pavillon français, intitulé *Prenez soin de vous* et encensé par la critique, qui occupera les espaces étages de la fondation du Vieux-Montréal. Rappelons que *Prenez soin de vous*, une œuvre réunissant textes, photos, films et les voix de 107 femmes, prend son origine dans un courriel de rupture que Calle reçoit de son amant. L'artiste, reconnue pour mêler vie privée et vie publique, humour et pathos, a pris la recommandation de son ex au pied de la lettre, lui qui lui disait de prendre soin d'elle. Si la venue à Montréal de Sophie Calle reste à confirmer, l'expo, elle, débutera le 11 juillet. — Jérôme Delgado

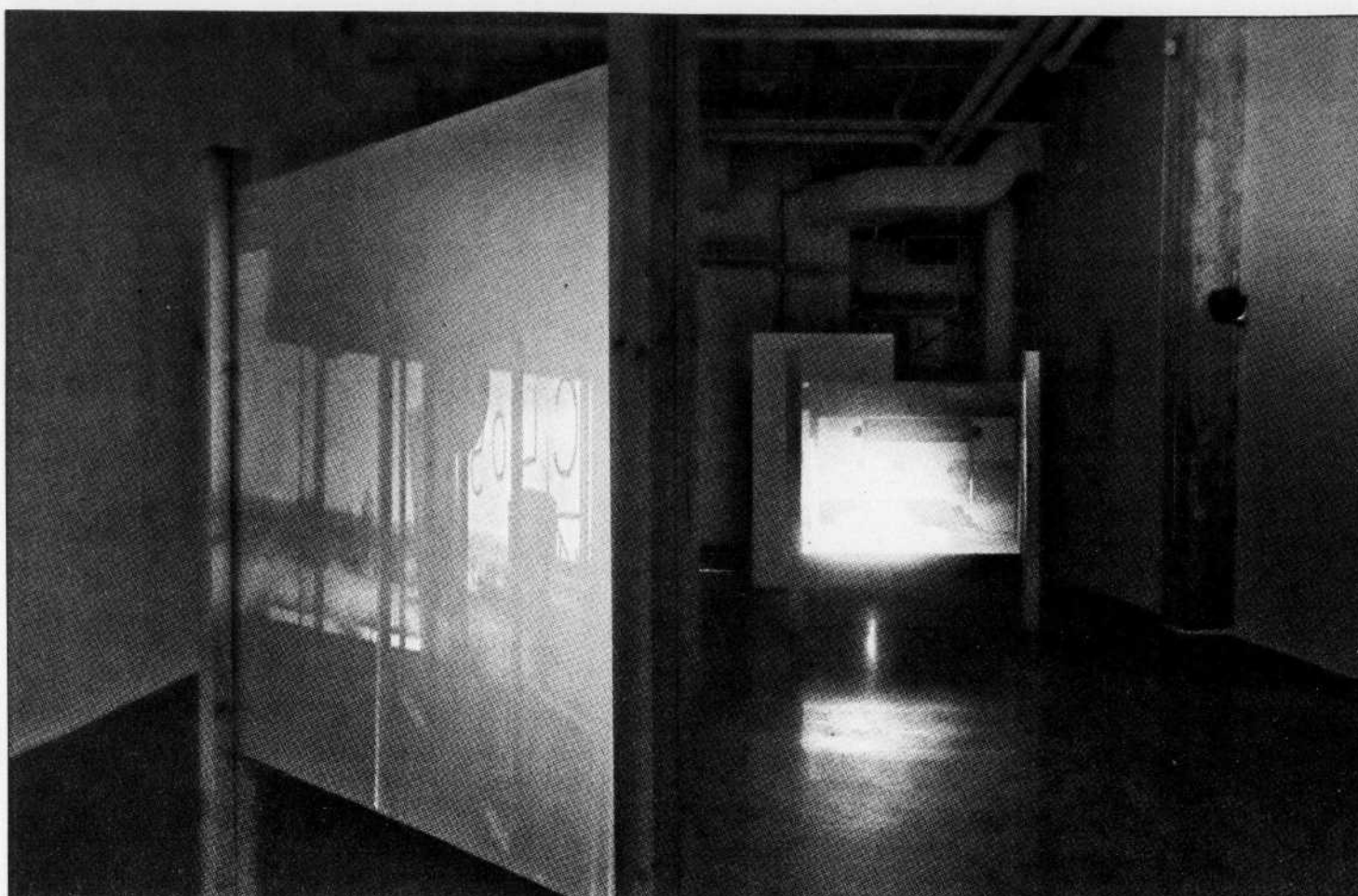
Jean-Pierre
Gauthier recyclé...
conférencier

Le centre Oboro conclut dans quelques jours sa première programmation *Médiations*, une série de conférences, d'ateliers et de cliniques visant à démystifier les rouages de la création contemporaine.

ne. Dernier invité, et non le moindre: Jean-Pierre Gauthier, le sculpteur-bricoleur-musicien bien coté. Ce poète du banal, qui fait à partir des parapluies, des balais et des fils électriques des matériaux artistiques les plus surprenants, abordera la question du recyclage dans son travail. Le recyclage comme vous le connaissez, soit celui de donner une nouvelle vie à des objets désuets. Mais aussi, surtout, le recyclage de ses propres idées, de ses propres installations. Tel un perpétuel *work in progress*, chacune de ses nouvelles pièces se bâtit sur les expériences antérieures. *L'Installation recyclée et transformée*, mardi 15 avril, à 18h (www.oboro.net). — J. D.

Nouvelle équipe
à l'AGAC

L'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) a fait peau neuve il y a quelques semaines avec l'élection d'un nouveau conseil d'administration. Rhéal Olivier Lanthier, de la galerie Art mûr, en est désormais le président. Sa passion, son flair d'homme d'affaires et ses bonnes relations avec le milieu du marché torontois devraient être profitables à une association qui cherche à prendre du poids. Notons également que l'AGAC a récemment attiré des marchands importants en son sein, notamment les galeries Pierre-François Ouellette art contemporain, Donald Browne et Orange. — J. D.



Une vue de l'exposition *Effleurements*, de Diane Morin et Nelly-Ève Rajotte, à la SAT

SOURCE SAT



Prenez soin de vous est une œuvre de Sophie Calle réunissant textes, photos, films et les voix de 107 femmes.

SOURCE DHC/ART

EFFLEUREMENTS

Diane Morin et Nelly-Ève Rajotte
Société des arts technologiques
1195, boul. Saint-Laurent
Jusqu'au 26 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Arts médiatiques ne riment pas toujours avec dispositifs encombrants et spectaculaires. L'actuelle exposition à la Société des arts technologiques (SAT), que l'on doit à la commissaire d'expérience en la matière, Nicole Gingras, en est un exemple éloquent. Elle signe avec doigté l'expo *Effleurements* qui réunit des œuvres de Diane Morin et de Nelly-Ève Rajotte.

Le thème invoqué par le titre met déjà le spectateur sur la piste d'un registre sensoriel délicat et fugace. Dans les œuvres, ce registre prend forme à travers le son, les images, le mouvement et, surtout, la lumière, élément clé de cette expo qui va jusqu'à éblouir le regard.

Un rythme indolent est d'entrée de jeu imposé par une œuvre de Rajotte, *SI IS* (2008). L'installation vidéo occupe l'espace avec deux écrans et une bande sonore à diffusion quadruphonique. Tout en lentour, à l'instar des œuvres antérieures de l'artiste, la caméra fait voir une station d'essence abandonnée, sorte d'exploration craintive d'un lieu en désolation que l'herbe sauvage n'a pas manqué d'envahir. La trame sonore, englobante, rend palpable une tension, une inquiétude (un drame latent ou le passé est pressenti malgré le ciel bleu tonique). Au-delà de son potentiel narratif (une carte moins prise en compte par l'artiste), le lieu est porteur d'effets sensoriels et formels

que l'artiste amplifie. Grâce à la projection double (deux bandes distinctes en boucle non synchronisées) et à la superposition de strates d'images, Rajotte fait apparaître des jeux de transparence, de déboulement et de réflexion que sert bien, de surcroît, le support en plexiglas.

L'infrastructure des lieux s'évanouit, perd de sa solidité. D'ailleurs, lorsque Rajotte s'arrête sur des motifs d'architecture

ou des éléments bâtis, aspects récurrents de son travail, c'est pour leur donner une présence fantomatique. Dans *Ylô* (2008), l'autre œuvre de l'artiste, bâtiment et bouquet floral campent un univers halluciné qui, au bout de quelques minutes, suggèrent un élan ascensionnel (visuel et sonore) irrésistible.

Mécaniques grâciles

Les Capteurs d'ombres (2006-08) de Diane Morin sont pertinemment installés dans le sous-sol de la galerie, pour les besoins laissés dans l'obscurité profonde. C'est que les œuvres de Morin se servent de la lumière pour faire apparaître des petits théâtres d'ombres mécanisées. De là, des effets délicats et ténus, engageant par la grâce un pur ravissement.

En faisant passer par la noirceur (comme elle l'avait fait à *Optica* en 2007 avec une expo remarquable), l'artiste alimente un état de surprise. Il en est ainsi à la SAT avec cinq tiroirs transformés en boîtiers lumineux qui se découpent discrètement dans l'espace. Sur ces surfaces-écrans, les ombres font deviner des mondes lilliputiens (silhouette de paysage urbain) ou des chorégraphies d'automates.

Sous les surfaces sont logés des tuyaux et entonnoirs de plastique dissimulant des dispositifs lumineux, des circuits de contrôle électronique et des objets désuets (machine à écrire, machine à tricoter) que l'artiste a trafiqués. Et ça bouge, sans qu'il soit clairement possible d'en désigner la source, le fonctionnement étant en partie dérobé au regard. La mobilité peut venir de la lumière qui surgit et vacille (emportant avec elle la possibilité de voir quoi que ce soit) ou bien de tiges animées qui se déplient doucement.

La dimension sonore rajoute à l'expérience. Le son de quelques-uns des objets animés est capté par microcontact, amplifié et diffusé dans l'espace. En surgit un singulier concert produit, on le sent, par le tapotement des éléments, mais dont l'intensité (rappelant vaguement le rythme effréné d'un marteau-piqueur) tranche avec la petitesse des mécanismes.

Cette installation, dans la foulée des projets antérieurs de l'artiste, confirme un travail d'une rare qualité plastique et poétique, sans que l'expérimentation soit mise de côté. Diane Morin, suivant les mots judicieux de Nicole Gingras, «approfondit son investigation de la lumière comme agent révélateur: ombre, trace, empreinte, image, forme, mouvement». Investigation d'ailleurs dont on peut voir aussi les résultats au centre Vu à Québec (jusqu'à aujourd'hui) avec une série de photogrammes, autre volet captivant de sa pratique.

Collaboratrice du Devoir

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

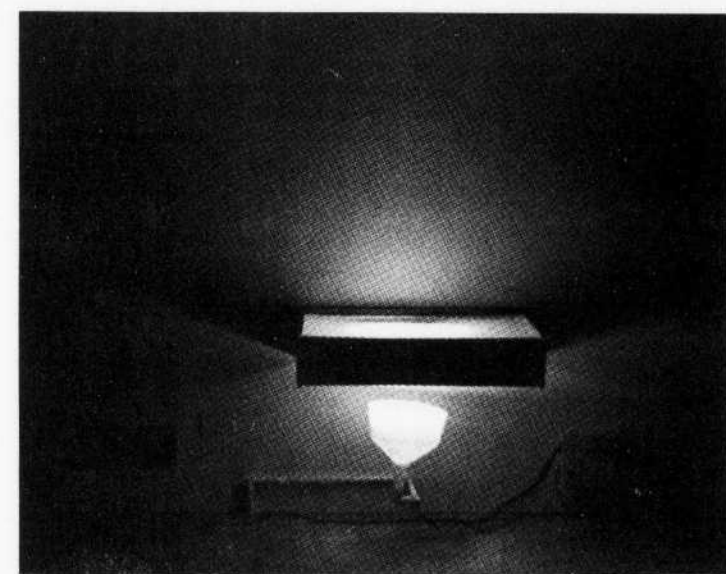
Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

Images précaires

de l'artiste amplifie. Grâce à la projection double (deux bandes distinctes en boucle non synchronisées) et à la superposition de strates d'images, Rajotte fait apparaître des jeux de transparence, de déboulement et de réflexion que sert bien, de surcroît, le support en plexiglas.

L'infrastructure des lieux s'évanouit, perd de sa solidité. D'ailleurs, lorsque Rajotte s'arrête sur des motifs d'architecture



Un des «capteurs» de Diane Morin

SOURCE SAT

Hydro Québec

les séries **Pro Musica** 2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE ÉMERAUDE
Théâtre Maisonneuve, PDA

JAMES EHNS ET
ANDREW ARMSTRONG

Lundi, 21 avril 2008, 19 h 30

PROGRAMME
Leclair, Sonate op. 9 n° 3
Brahms, Sonate n° 1 en sol majeur, op. 78
Bartók, Rapsodie n° 2
Strauss, Sonate en mi bémol majeur, op. 18

Billets : 37,50 \$, 32,00\$ et 18,00 \$ (étudiants) (taxes et frais en sus)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

La Scène Musicale, NHQ, La Fondation de la famille Zeller, Place des Arts Québec

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
SOUS LA DIRECTION DE LORRÈNE MAILLARD

NEM ET ENSEMBLE
CONSTANTINOPLÉ
GRAND CONCERT
MERCREDI 23 AVRIL

MERCREDI 23 AVRIL
NEM ET ENSEMBLE CONSTANTINOPLÉ

ANALIA LLUGDAR, TODOS LOS REQUERIDOS PRESENTES EN VOLVIAN
ESE SONIDO Y ALGO ME MIRA (PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE)

PETER EÓTVÓS, SHADOWS

MARTIN MATALON, TRAME VII (PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE)

KIYA TABASSIAN, LES ÉTOILES ME RÉCHAUFFENT... (CRÉATION)

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE - 20:00
20 \$ (RÉGULIER) / 10 \$ (ÉTUDIANTS + AÎNÉS)
5 \$ (ÉTUDIANTS EN MUSIQUE)
220, AVENUE VINCENT-D'INDY, MONTRÉAL (514) 343-5636

PRÉCÉDÉ D'UNE TABLE RONDE GOURMANDE
FOYER DE LA SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE - 18:30
ENTRÉE LIBRE / GRATUIT POUR LES AMIS DU NEM
ACCÈS AU BUFFET : 7 \$ (RÉGULIER) / 3 \$ (ÉTUDIANTS + AÎNÉS)

SAMEDI 19 AVRIL
AUTOUR DE LA MUSIQUE DE KIYA TABASSIAN
CHAPPELLE HISTORIQUE DU BON-PÂTEUR - 14:00
ENTRÉE LIBRE / 10, RUE SHERBROOKE EST, MONTRÉAL, (514) 872-5338

ALCAN PRÉSENTE

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

Fauré et le symphonisme français

Yannick Nézet-Séguin, CHEF

Suzie LeBlanc, SOPRANO || Marc Boucher, BARYTON || Anne-Julie Caron, MARIMBA
Alain Cazes, CHEF CONCERT DU 9 AVRIL - FRANCK || Pierre Tourville, CHEF CONCERT DU 9 AVRIL - FAURÉ
Le Chœur de l'Orchestre Métropolitain

CÉSAR FRANCK || SYMPHONIE EN RÉ MINEUR
ISABELLE PANNETON || REBONDS, POUR CHŒUR, ORCHESTRE ET MARIMBA
GABRIEL FAURÉ || REQUIEM

LE LUNDI 14 AVRIL À 19 H 30

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842 2112 1 866 842 2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 793 1245

LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE
HOHELAGA-MAISONNEUVE (7 AVRIL, 20 H) // VERDUN (9 AVRIL, 19 H 30)
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LES CONCERTS

Laissez parler votre côté classique!

RENSEIGNEMENTS : 514.598.0870, POSTE 21
ORCHESTRMETROPOLITAIN.COM

DE VISU



PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN
vernissage aujourd'hui
ADONIS FLORES
en collaboration avec Galeria Habana, Cuba
www.pfoac.com

Au-delà du spectacle, un quartier

Les six artistes du collectif SYN ne manquent ni de poésie ni d'arguments pour parler d'un monde de plus en plus nomade

ESPACE MOBILE

Vox, centre de l'image contemporaine
1211, boulevard Saint-Laurent
Jusqu'au 31 mai

JÉRÔME DELGADO

Des cafés et des sons, des mots et des images, puis des gens: la déambulation urbaine à laquelle invite l'exposition *Espace mobile*, du centre Vox, se veut une plongée au cœur de la cité. Avec tact: le collectif — l'unique et trop rare SYN — et les six artistes réunis ne manquent ni de poésie ni d'arguments pour parler d'un monde de plus en plus nomade.

Mais il y a plus. Pilotée par Marie-Josée Jean, directrice de Vox, et Patrice Loubier, bien connu pour son expertise en matière d'art public, l'expo ne se démarque pas seulement pour sa cohérence artistique. *Espace mobile* se veut aussi une prise de position. Un appel à l'ouverture dans cette réorganisation qui s'organise dans le quartier de Vox. Rappelons que ce centre d'artistes appeleré occupe un ancien peep-show, au cœur du Red Light, boulevard Saint-Laurent, au sud de Sainte-Catherine: là où prendra racine le Quartier des spectacles.

«Nous ne sommes pas contre [le Quartier des spectacles], dit Marie-Josée Jean. Mais on ne veut pas être oubliés.»

Les artistes invités ont pour tâche d'observer ce quartier en mutation et de montrer, quelque

part, qu'au-delà de la culture du loisir, il y a d'abord des citoyens, mais aussi un autre type de création. Moins populaire, peut-être, mais tout aussi proche, sinon plus, de la population. Le projet immobilier Imago, dont rêve Vox et d'autres centres, reposerait par exemple sur l'économie sociale.

À voir et à entendre

Fait de projets en évolution, des «work in progress», *Espace mobile* n'a pas que des œuvres à montrer. En fait, si les murs de Vox en sont tout de même déjà garnis — d'œuvres —, la plupart des artistes n'ont pas terminé leur travail. Certains ne l'ont même pas entamé.

Renaud Auguste-Dormeuil n'arrivera de France que dans quelques jours (semaines?). Présent pour l'instant que par l'entremise d'une vidéo tournée au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, il doit créer une pièce *in situ*. Son intérêt pour la face cachée des choses, en particulier pour celle du pouvoir, le mènera à scruter les dispositifs de sécurité, dont se dote depuis peu l'arrondissement de Ville-Marie. Et à la vue de sa «visite guidée» du musée parisien, le sarcasme sera au rendez-vous.

Felicity Tayler aussi n'expose pour le moment que des bribes. C'est que l'artiste, passionnée par les archives — elle travaille au centre de documentation Artex —, attend le temps doux pour partir à la recherche des icônes commerciales du coin. Sa recherche reprend celle développée lors du



Le secteur où sera érigé le Quartier des spectacles.

SOURCE SYN

dernier Symposium de Baie-Saint-Paul: avec chevalet et pinceaux, non pas tant pour peindre le paysage que pour dépendre le quartier, ses gens et ses multiples couches sociales.

SYN, collectif formé de Luc Lévesque, de Jean-François Prost et de Jean-Maxime Dufresne, s'est fait connaître par son occupation inédite de lots urbains méprisés. Ses tables de pique-nique ou de ping-pong ont plus d'une fois révélé des incohérences sociales laissées par les vogues économicques. Pour *Espace mobile*, c'est avec une table de billard que SYN déambulera d'ici peu en quête de terrains à réanimer.

Les sept univers mis en avant s'inscrivent dans la logique de l'art de la déambulation, genre apparu à la fin du siècle dernier et qualifié

par Thierry Davila de «déplacements, flâneries [et] dérives». Le nomadisme artistique comprend bien des esthétiques, des errances de Francis Alys aux *Walks* de Janet Cardiff. Ou, pour parler des artistes d'*Espace mobile*, de la cartographie très personnelle de Montréal signée Christoph Fink aux balades sonores de Jocelyn Robert, inspirées par les cafés du coin que fréquente ce nomade.

En prenant forme dans le lieu investi, chacun de ces projets est forcément unique. Il faut noter ce-

pendant qu'il est parfois difficile d'innover. Auguste-Dormeuil, Tyler et SYN reprennent ainsi des exercices tentés ailleurs.

Gilbert Boyer, lui, expose — et vend pour «pas cher» — des images dévoilant des petites traces fort révélatrices de la transformation urbaine. Mais il n'est pas le premier à s'intéresser ainsi à l'ano-

din, et sa mosaïque à Vox se trouve derrière la documentation vidéo de SYN, passablement similaire. Reste que son regard, comme celui de tous les autres, est une (dernière?) bouffée d'air frais, voire d'humanité, dans un espace public en route vers le sacre du spectacle.

Collaborateur du Devoir



Bâtiment condamné du Red Light avant sa démolition

SOURCE SYN

ExpressionArt
L'atelier-galerie d'Emmanuel Cloudeais

Pierre Charles Morin

Le dimanche 27 avril à 14 h
L'exposition se poursuivra jusqu'au 15 mai.

3, boulevard des Laurentides, Laval
450 967-5902
Stationnement disponible à l'arrière © Cartier
www.expressionart.ca

Le jour se lève
Acrylique et technique mixte sur toile, 2008
101 x 122 cm.

Quartier Libre
Galerie d'art

ŒUVRES RÉCENTES DE JEAN-PIERRE VIVIAN | VERNISSAGE JEUDI LE 17 AVRIL À 17H30
Du 17 avril au 11 mai au 4269, rue Notre-Dame Ouest, Montréal Qc (Métro Place Saint-Henri)
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et les samedis et dimanches de 12h à 17h.
514 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

VERNISSAGE

MARIE-CLAUDE FERLAND
13 avril — 8 mai

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

EDINE

Exposition
15 avril au 3 mai 2008

Vernissage
mercredi 16 avril 2008 (17-19h)
*en présence de l'artiste

GALERIE GORA • 279 Sherbrooke Ouest, #205 • Montréal
(514) 879-9694 • Metro Place-des-arts (sortie Bleury)
art@gallerygora.com • www.gallerygora.com

LORRAINE FONTAINE
MÉTAPHORE POUR
LA MAIN GAUCHE
ŒUVRES PICTURALES
2007-2008

Exposition,
du 2 avril au 30 avril 2008

LATITUDE NORD
4410 boul. Saint-Laurent
Montréal, Qc
(514) 287-9038

Pour une œuvre d'art public au parc Belmont

La Ville de Montréal annonce la tenue d'un concours à l'intention des artistes professionnels en arts visuels du Québec pour la réalisation d'une œuvre d'art public au parc Belmont, dans l'arrondissement de Ahuntsic-Cartierville.

L'œuvre, de nature sculpturale, devra refléter l'esprit de ce parc d'attraction qui représente un éden pour plusieurs générations de citoyens. Elle devra souligner les particularités de ce lieu de loisirs dans le paysage culturel mont-réalais.

Le budget de réalisation de l'œuvre est de 60 800 \$. Un jury de sélection retiendra trois finalistes qui seront invités à présenter une proposition. Chacun des finalistes recevra la somme de 3 000 \$ pour sa proposition.

Le concours est ouvert aux artistes professionnels ayant la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu et résidant au Québec depuis au moins un an.

Le dossier doit comprendre les documents suivants:

- un céderom (format jpg, 1 meg par image, 75 dpi) reproduisant un maximum de quinze (15) images numériques, réalisées depuis 2000.
- sept exemplaires des documents suivants de format 21,6 cm x 27,9 cm (8,5 x 11 po)
- une liste des œuvres illustrées sur le céderom (titre, date, dimensions, emplacement, budget)

Aucun document ne sera retourné aux candidats.

Les dossiers incomplets ou qui ne respectent pas les exigences de présentation seront refusés.

Le dossier d'inscription doit parvenir au plus tard le 30 avril 2008 à 12 h à l'adresse suivante:
Chantal Pelletier Boulanger
Concours d'art public pour le parc Belmont
Direction du développement culturel
Ville de Montréal
801, rue Brennan, 5^e étage, Pavillon Prince
Montréal (Québec) H3C 0G4

Pour renseignements:
514 868-5856
chantal.pelletierboulanger@ville.montreal.qc.ca
www.ville.montreal.qc.ca/artpublic

Montréal

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

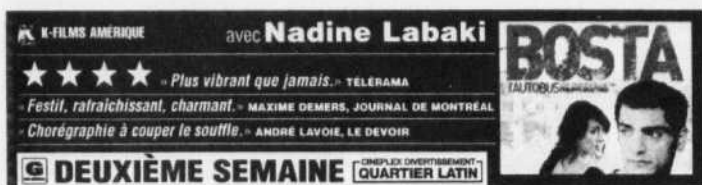
Ed Pien
L'antre des délices
10 février — 27 avril 2008

Bill Viola
Observance
27 janvier — 20 avril 2008

Itinéraire en art contemporain
27 janvier — 20 avril 2008

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE
1967 40 ans 2007

145, rue Wilfrid-Corbeil
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h



Cinéma

Sortiront-ils de l'auberge?

L'AUBERGE ROUGE

Réalisation: Gérard Krawczyk. Scénario: Christian Clavier, Michel Delgado. Avec Josiane Balasko, Christian Clavier, Gérard Jugnot, Sylvie Joly. Image: Gérard Stérin. Montage: Nicola Trembasiewicz. Musique: Alexandre Azaria. France, 2007, 95 min.

ANDRÉ LAVOIE

Après *Fanfan la tulipe* (avec Vincent Perez et non Gérard Philippe...) et maintenant *L'Auberge rouge* (largement inspiré d'un film de Claude Autant-Lara), Gérard Krawczyk tente de nouveau une incursion dans le passé glorieux du cinéma français, cherchant ainsi à prouver qu'il n'est pas seulement capable de virer sens dessus dessous Marseille (*Taxi 2 et 3*) ou Tokyo (*Wasabi*).

Les montagnes des Pyrénées n'ont jamais paru aussi grouillantes et impitoyables qu'avec ces personnages qui semblent sortis tout droit d'une bande dessinée: aubergistes crapuleux, aristocrates exécrables, punaises de sacristie encore puceaux, etc. Comme toujours chez ce cinéaste qui ne recule jamais devant les excès de la caricature, le trait n'est pas d'une grande finesse, mais comptez sur lui pour ce XIX^e siècle de pacotille n'accumule aucune poussière. Dans une diligence trop étroite ou une auberge chargée des odeurs les plus suspectes, dont celle de la mort, les situations saugrenues

se succèdent à un rythme qui ne colle que trop rarement à l'époque des protagonistes.

Mais qu'à cela ne tienne. Dans *L'Auberge rouge*, où la couleur évoque moins celle du sang que celle de ces vins bas de gamme qui tachent à la moindre éclaboussure, la truculence est de mise, permettant ainsi de pointer la noblesse, d'égratigner le clergé et de rigoler des pitreries pitoyables du petit peuple. Car d'un fait divers sordide qui allait horrifier la France entière en 1833 — et dont l'écrivain Gérard Messadié conteste la stricte bestialité pour y voir un procès politique où le pouvoir guillotine plutôt deux citoyens liés à la Chouannerie, cette guérilla de paysans contre l'héritage de la Révolution française — et se transformer plus d'une fois au cinéma, il ne reste maintenant qu'un petit conte légèrement immoral et carrément burlesque.

Avec les hautes cimes des Pyrénées à la texture carton-pâte et ce lieu du crime aux allures d'un manège de foire, le film n'échappe pas à la touche Splendid, et pas seulement parce que trois acteurs de cette bande y font de savantes pitreries. Parmi eux, Christian Clavier s'est aussi installé dans le fauteuil du scénariste, connaissant bien la mécanique des quiproquos et des blagues récurrentes (dont celle, efficace, du bûcheron indestructible). Avec en plus Gérard Jugnot en curé «hitchcockien» — l'homme de Dieu est tenu au secret de la confession, à la loi du silence, au risque d'y laisser sa peau, et sa soutane — et Josiane Balasko en tenancière d'auberge aux couplets bien tranchants, tout cela ressemble à des retrouvailles de vieux copains. Moins coûteuses et un peu moins simplistes que celles des *Bronzés 3*...

Face à ces trois rigolos à la bouille immédiatement reconnaissable, d'autres figures comiques moins connues ici s'imposent sans efforts, dont Sylvie Joly, stupéfiante sous ses atours de comtesse méprisante, et François-Xavier Demaison en grande folle... de la dentelle.

Il faut moins craindre les crimes très sanglants que l'humour bien gras dans *L'Auberge rouge*, une farce macabre aspirant, mais en vain, à égaler la griffe d'un Tim Burton et dont les origines historiques et cinématographiques comptent pour bien peu une fois passé le seuil de l'établissement.



SOURCE TVA FILMS

Les trois rigolos de *L'Auberge rouge*

Collaborateur du Devoir

Entrer à l'auberge et fuir les étiquettes

Entretien avec le réalisateur Gérard Krawczyk et l'actrice Josiane Balasko pour le film *L'Auberge rouge*

ANDRÉ LAVOIE

Le réalisateur Gérard Krawczyk n'est pas du genre à renier son passé ou à s'excuser d'aimer la comédie. Or, lorsqu'on a signé des films pétaradants comme *Taxi 2 et 3* ou encore *Wasabi*, certaines étiquettes finissent par coller à la peau. De passage à Montréal en compagnie de l'actrice Josiane Balasko pour la promotion de *L'Auberge rouge*, une comédie grinçante inspirée d'un fait divers survenu en 1833 (un couple d'aubergistes faisait payer cher, et de leur sang, les clients), mais surtout d'un film de Claude Autant-Lara mettant en vedette Fernandel, le cinéaste évoque la lourdeur que ces étiquettes lui inspirent. Et le bonheur léger de travailler avec quelques-uns des enfants terribles de la célèbre bande du Splendid, toujours active dans le cinéma français.

En s'égarant au milieu du XIX^e siècle et en plein cœur des Pyrénées, Gérard Krawczyk en éprouve encore les bienfaits, heureux d'avoir pu prouver qu'il sait faire autre chose que régler des cascades, lui dont on oublie qu'il est également l'auteur de films intimistes, comme *L'Été en pente douce*. En fait, les étiquettes, il n'y voit aucun mal, «puisque l'on peut les changer». Ce sont les préjugés qui l'énervent. «Dans la presse française, on a un préjugé négatif à l'égard de la comédie, affirme celui que la critique n'a jamais beaucoup ménagé. C'est pourtant un genre éminemment noble, et très difficile. Si seulement le cinéma français était un peu plus ouvert...»

Très épris du genre comique, Gérard Krawczyk n'hésite pas non plus à s'aventurer sur le terrain du remake, ce qu'il fit d'abord avec *Fanfan la tulipe* en 2003 et maintenant avec *L'Auberge rouge*. Considérant qu'il s'agit «de films comme les autres», il déparade toutefois les remakes opportunistes («Le premier *Taxi* refait par Hollywood avec *Queen Latifah* en était un et ce fut un échec») de ceux qui font office de «passeurs d'histoires». «Refuser de reprendre une bonne histoire au cinéma, c'est comme refuser de monter une pièce de théâtre, ou ne pas reprendre un opéra parce que la *Calas* y était géniale: ce refus devient de la taxidermie.»

Du film de Claude Autant-Lara, il a bien sûr gardé l'anecdote, croustillante et sanguinolente. Mais il offre une histoire qui, forcément, «résonne différemment aujourd'hui».



MARIE HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

Le réalisateur Gérard Krawczyk et la comédienne Josiane Balasko étaient de passage cette semaine à Montréal.

«Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, précise-t-il, comme le clergé était encore puissant et qu'Autant-Lara était un sympathisant communiste, la charge anticléricale était très forte. Pour monter ce film, il avait été obligé de prendre la vedette du moment, Fernandel, et ils n'étaient jamais d'accord. J'ai plutôt voulu rendre les meurtriers plus sympathiques que leurs victimes!»

Entente parfaite

Gérard Krawczyk affirme que l'entente fut parfaite avec les deux scénaristes, Michel Delgado et surtout Christian Clavier, qu'il avait à diriger dans le rôle de l'aubergiste sans scrupules, son épouse étant interprétée par Balasko. «J'ai pu apporter des modifications, fusionner certains personnages, bref, avoir toute ma liberté de cinéaste. Tout ce qui entre devant la caméra, ce que je donne à voir, je l'ai choisi, ça devient mon film, peu importe que je l'aie écrit ou pas. J'ai d'ailleurs coutume de dire que, comme pour les enfants, j'ai des films biologiques et des films adoptés. Et on sait tous que les enfants adoptés finissent par ressembler à leurs parents adoptifs!»

Se glissant dans la conversation après une ronde d'entrevues visiblement épuisante, Josiane Balasko n'affichait pas la ferveur de ses personnages dits «Splendid». Il en fut d'ailleurs question, surtout après leurs lucratives retrouvailles dans *Les Bronzés 3* et avec la présence amusante de Clavier et de Gérard Jugnot en soutane dans *L'Auberge rouge*. «Il n'y a pas d'inconvénients à

travailler avec de vieux copains parce que je ne travaille pas suffisamment avec eux, souligne l'actrice. Et les avantages sont nombreux: la rapidité, la compréhension, la simplicité. Pour les autres acteurs, c'était sans doute intimidant au début, mais comme on se la joue pas du tout...» Gérard Krawczyk ne pouvait qu'acquiescer.

Celle qui depuis de nombreuses années porte les chapeaux de scénariste, de cinéaste et de romancière considère que «jouer, c'est des vacances». Devant un réalisateur en tournage, elle se garde bien d'intervenir, «sauf dans le cadre du travail d'actrice». Et elle est d'ailleurs toujours sollicitée, souvent là où on l'attend le moins, en personnifiant Marguerite Duras dans *J'ai vu tuer Ben Barka*, de Serge Le Péron («Moi aussi j'ai été étonnée quand on m'a demandé de le faire!»), ou tout récemment, pour la télévision française, dans le rôle de la célèbre psychanalyste et psychiatre Françoise Dolto, également mère du coloré et non moins célèbre — pour d'autres raisons! — chanteur Carlos.

Revenant sur la question des étiquettes, elle qui en connaît un bout sur le sujet et se souvient encore de ces années «où le téléphone ne sonnait jamais» — ce qui l'a forcée à écrire pour jouer —, elle se fait philosophe, comme pour rassurer Gérard Krawczyk. «Il vaut peut-être mieux avoir une étiquette que pas du tout. Ne pas en avoir, ça veut dire que les gens ne vous connaissent pas. Le défi, c'est qu'elle ne bloque pas tout.»

Collaborateur du Devoir

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal

Yannick Nézet-Séguin

Saison

2008/9

Deux voix pour Berlioz

Beethoven et Bizet: symphonies en do

Mendelssohn: Elijah, une œuvre chorale majeure

Mahler: Le Chant de la Terre

Bartók et Dvořák

La Finlande de Sibelius

Bruckner 8: Le cycle se poursuit



Abonnez-vous
514 598 0870
orchestremetropolitain.com

Irina la douce

IRINA PALM

De Sam Gabarski. Avec Marianne Faithfull, Miki Manojlovic, Kevin Bishop, Siobhan Hewlett. Scénario: Philippe Blasband, Martin Herron. Image: Christophe Beau-carne. Montage: Ludo Troch. Musique: Ghinzu. Belgique-Allemagne-Luxembourg-Grande-Bretagne-France, 2006. 103 minutes.

MARTIN BILODEAU

On s'attend, devant cette production financée par cinq pays, tournée en Grande-Bretagne par un Belge d'origine alle-

mande, à une écrasante tour de Babel. Mais surprise, c'est plutôt dans la cour des miracles que nous emmène Sam Gabarski avec cet *Irina Palm* crédible et touchant, à un cheveu du ridicule pourtant, racontant le parcours atypique d'une grand-mère qui se découvre un talent inattendu pour le travail du sexe.

Gabarski avait au départ dans les mains deux atouts. D'abord, un scénariste intelligent et singulier, Philippe Blasband, à qui on doit *Une liaison pornographique* et *Thomas est amoureux*. Ensuite, Marianne Faithfull, une chanteuse de grand standing, certes, mais une actrice de petit calibre dont — à l'instar de Patrice Chéreau dans *Intimacy* — Gabarski tire le meilleur parti possible du registre limité, misant avec raison sur sa présence incandescente et son corps boursoufflé.

Car Faithfull, 61 ans, a la tête de l'emploi qui lui est confié ici. Elle a aussi, et c'est moins évident pour ceux qui ne la connaissent pas, un passé sulfureux et un répertoire explicite qui ajoute un beau crémage d'ironie à l'affaire. «Why did you let that trash / Get a hold of your cock / Get stoned on my hash», chantait-elle en 1980 sur l'album *Broken English*.

Maggie, la veuve de banlieue tranquille et tristounette qu'elle campe dans *Irina Palm*, ne saurait tenir pareil langage. Mais tenir, elle tiendra, avec ses mains douces, des verges, par centaines, passées par le *glory hole* d'un peep-show de Londres. Que fait-elle dans ce tripot? Elle gagne durement l'argent dont son fils et sa bru ont urgemment besoin afin d'emmener leur petit garçon malade subir un traite-

ment expérimental en Australie. Le vice est payant et la vertu coûte cher.

Le cœur sur la main en dehors des heures de travail, incapable de mentir en toute situation, Maggie, devenue l'experte Irina Palm, garde pour elle son secret, refuse d'expliquer ses longues absences à ses proches. Elle refuse aussi d'expliquer le pourquoi de sa présence au propriétaire du peep-show (l'excellent Miki Manojlovic, qu'on avait ici découvert dans *Emporte-moi* de Léa Pool), avec qui elle va tisser des liens étrangement solides, l'un reconnaissant sa solitude dans celle de l'autre.

De fait, le film prend toute sa puissance quand la caméra, qui serre les corps dans ses cadres très attentivement composés, se concentre sur ces deux-là. En périphérie, Gabarski a, disons, la main moins heureuse: le fils (Kevin Bishop, le frère insupportable dans *L'Auberge espagnole*) qui abuse affectueusement de sa mère supposément envahissante (ce qu'on ne nous montre jamais), la bru qui la déteste poliment (pourquoi, ce n'est jamais dit), les amis bourgeoises à l'affection venimeuse, tous ces personnages, toutes ces situations, servent à isoler explicitement Maggie. Ce que le scénario aurait pu se contenter de suggérer. Comme il le suggère, avec beaucoup de générosité et de tendresse, qu'à travers son travail, pourtant jugé dégradant par la société, Maggie a retrouvé une dignité qu'elle avait perdue. Personne, mieux que Marianne Faithfull, ne pouvait comprendre si éloquent paradoxe.

Collaborateur du Devoir

FÉLICITATIONS!

Le Conseil des arts et des lettres du Québec est fier de présenter les lauréats des bourses de carrière à l'intention des scénaristes et des réalisateurs de cinéma.



M. Marcel Beaulieu et Mme Helen Doyle, premiers lauréats des bourses de carrière en cinéma, reçoivent les félicitations de M. Yvan Gauthier, président-directeur général du Conseil, le 7 avril dernier, à l'occasion d'une cérémonie au centre PRIM.

Deux bourses de carrière sont décernées chaque année à des scénaristes et des réalisateurs d'œuvres de fiction, d'art, de nature expérimentale ou documentaire, qui ont plus de 20 ans de pratique professionnelle. Les candidats ont été sélectionnés par un jury de pairs pour la qualité générale de leur travail et de leur démarche artistique, leur apport à leur discipline, leur rayonnement et l'intérêt de leurs intentions de travail.

Helen Doyle — Scénariste, réalisatrice et cofondatrice de Vidéo Femmes

Helen Doyle signe depuis trois décennies des documentaires sociaux et artistiques dont *Je t'ime gros, gros, gros*, gagnant du Géméau du meilleur documentaire et *Soupirs d'âme*, qui a remporté plusieurs prix dans différents festivals. Sa dernière réalisation, *Birlyant*, une histoire tchèque, présentée à Montréal, a été projetée en première européenne au 30^e Festival international de Films de Femmes de Créteil en mars dernier.

Marcel Beaulieu — Scénariste

Scénariste depuis presque 30 ans, Marcel Beaulieu a collaboré à une trentaine d'œuvres qui ont marqué le cinéma québécois: *Anne Trister* de Léa Pool, *Dans le ventre du dragon* d'Yves Simoneau, *Cap Tourmente* de Michel Langlois et *Mémoires affectives* de Francis Leclerc. Des cinéastes étrangers ont également fait appel à son talent dont Gérard Corbiau pour *Fariñeli* et Franco Dragone pour *Alegria*.

Conseil des arts et des lettres
Québec

FINALISTE POUR LE MEILLEUR DOCUMENTAIRE
JURY
LES FILMS DU TRICYCLE présente
AMERICANO
un film de CARLOS FERRAND
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE EX-CENTRIS

Cinéma

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
GRAND PRIX DU FFM 2007
13h00 - 14h40 - 18h20 - 20h05

Entrevue avec Nadir Moknèche

Alger mon amour

FRANÇOIS LÉVESQUE

Après visionnement de *Délíce Paloma*, film d'ouverture de Vues d'Afrique et troisième long métrage de Nadir Moknèche, deux faits peuvent être établis hors de tout doute. Primo, Alger, personnage à part entière de l'œuvre du jeune cinéaste, aura rarement été exposé avec autant de lucidité. Secundo, Moknèche a trouvé en Biyouna une authentique muse ou, plutôt, une muse authentique. Ces deux idées se voient d'ailleurs validées par le principal intéressé, joint à Paris. Entretien sur le mode question-réponse...

Le Devoir. En l'abordant, on s'entête souvent à aligner votre cinéma sur celui d'Almodóvar. Au bout de trois films, la comparaison vous flatte ou vous agace?

N. M. C'est une question que je me pose souvent. Je me demande s'il y a vraiment beaucoup de liens, au-delà des couleurs, d'une atmosphère. Il y a bien sûr la question des physiques. Almodóvar est le premier cinéaste espagnol, peut-être même européen, à avoir eu recours à des physiques qu'on peut juger disgracieux. Je pense à Rocky De Palma. Mais j'ai le sentiment que c'est un peu superficiel. Nos deux sociétés

sont tellement différentes. Mais c'est vrai que dans mon premier film [*Le Harem de madame Osmane*], Carmen Maura me disait qu'elle avait un peu l'impression de tourner avec Pedro. Pour certains comportements hystériques, peut-être! (rires)

Le Devoir. On demeure en surface, en effet. Sur-tout que votre caméra s'intéresse autant au contexte social dans lequel évoluent vos personnages qu'aux destins de ceux-ci...

N. M. Cette ville, Alger, a tellement été chantée! J'y ai des racines très profondes. Et Biyouna aussi. Là-bas, c'est une star. Elle y est très connue, très aimée.

Le Devoir. Mais vous filmez Alger sans complaisance, c'est du moins l'impression que j'ai eue.

N. M. C'est drôle que vous disiez ça. Une certaine critique algéroise me reprochait d'ouvrir le film avec ces vues d'échangeurs, de poussière. La prison. Je me suis volontairement éloigné de la sempiternelle casbah au profit de la ville telle qu'elle est aujourd'hui.

Le Devoir. Vous avez déclaré avoir voulu, avec *Délíce Paloma*, plonger une fois de plus Biyouna dans l'univers urbain d'Alger. Le contexte est venu avant le personnage?

N. M. Oui, mais en même temps, Biyouna et Alger,

Alger et Biyouna... les deux sont liés. Elle est partie intégrante de la ville. Elle y a un statut particulier, vous savez. Elle est très, très populaire. D'ailleurs, les gens dans la rue lui disent que, si elle se présentait à la mairie, elle rattrerait 97% des suffrages!

Le Devoir. A l'origine, c'est vous qui êtes allé vers elle, ou elle vers vous?

N. M. C'était moi. Je l'avais vue souvent à la télévision. Pour mon premier film, *Le Harem de madame Osmane*, je lui ai donné le rôle d'une domestique fofolle, mais ce n'était pas vraiment son rôle: c'était du Biyouna. Elle était surtout connue pour l'humour de son personnage public. Et puis en la fréquentant, j'ai découvert d'autres facettes. Dans *Viva Laldjérie*, on a travaillé ça. Elle y joue une ancienne danseuse de cabaret, ce que Biyouna a vraiment été à une époque. Elle a des photos d'elle, à dix-sept ans, en costume... Elle avait un peu honte de ça et j'essayais de lui expliquer que, de l'extérieur, il n'y avait rien de honteux à cela, au contraire, c'était très beau. On a même tourné au Maroc, le cabaret où elle a dansé...

Le Devoir. Vous lui avez donc donné l'occasion d'exorciser de vieux démons?

N. M. Tout à fait.

Le Devoir. Dans *Délíce Paloma*, sa Madame Aldjéria est d'une belle complexité. N'était-elle pas réfractaire à certains aspects, disons, moins sympathiques du personnage?

N. M. Non, au contraire. Biyouna comprend très bien la nécessité de faire évoluer un personnage. Il gagne alors en humanité, en substance, donc en vraisemblance. On a beaucoup travaillé ça.

Le Devoir. En terminant, je mentionne dans ma critique du film [voir ci-contre] avoir pensé à Anna Magnani et à Mélina Mercouri, pour la personnalité de l'actrice qui transcende le matériel tout en lui étant fidèle.

N. M. C'est exactement ce que j'avais en tête. Anna Magnani avait ce côté à la fois populaire et aristocratique que partage Biyouna. Quand elle était petite fille, sa mère était guichetière dans un cinéma. Et ce sont les films mettant en vedette Mélina Mercouri que préférait Biyouna. Elle l'a beaucoup inspirée et on a aussi utilisé ça pour le personnage. Tant mieux si cela transparait!

Collaborateur du Devoir

Quand le Destin entre par la grande porte...



Dans *Délíce Paloma*, troisième long métrage de Nadir Moknèche, la comédienne Biyouna se donne sans retenue.

DÉLICE PALOMA

Écrit et réalisé par Nadir Moknèche. Avec Biyouna, Nadia Kaci, Aylin Prandi, Daniel Lundh, Fadila Ouabdeslam, Lyes Salem. France-Algérie, 2007, 134 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Lors de la présentation au Festival des films du monde du *Harem de madame Osmane* en 2001, on comparait volontiers son jeune réalisateur, Nadir Moknèche, à un Almodóvar algérien en devenir. La présence au générique de Carmen Maura y était sans doute pour quelque chose. L'histoire s'était répétée avec *Viva Laldjérie*, bien reçu mais peu vu. Espérons que cette fois le public embrassera ce *Délíce Paloma*, troisième long métrage, et de loin le plus achevé, d'un cinéaste enthousiasmant.

Le récit débute sous l'éclairage blafard des néons de la prison d'Alger. Une femme dans la cinquantaine affichant une mine plus fatiguée que soulagée est sur le point d'être libérée. On lui rend ses effets personnels: un sac à main et quelques bijoux. La fonctionnaire reloue le sac: un Chanel véritable. Qui est donc cette détenue?

Un souci? Madame Aldjéria peut tout arranger. Moyennant une confortable commission. Entre son assistante Schéhérazade et son fils

Riyad, Madame Aldjéria mène sa barque sans être inquiétée dans un Alger en pleine mutation après des années de guerre civile. À l'instar de la ville, chacun des protagonistes rêve de changement. En recrutant pour une ultime affaire la belle et encore naïve Paloma, Madame Aldjéria fait entrer chez elle le Destin par la grande porte.

Délíce Paloma n'atténue certainement pas la parenté avec Almodóvar qu'on veut bien prêter à Moknèche. Outre la présence de personnages féminins forts et amoureuxment écrits, l'approche narrative feuilletonnesque, joyeusement alambiquée, rappellera peut-être à certains *La Mala Educación* ou le plus réussi *Carne Trémula*. À l'approche du troisième acte, on songe même à certains films de Douglas Sirk. Mais les comparaisons ont leurs limites, Moknèche offrant, et ce depuis ses débuts, un cinéma beaucoup plus ouvert social. Ainsi, et bien que cet autre vibrant portrait de femme agisse comme un miroir de l'Algérie actuelle, plusieurs éléments du scénario renvoient à l'idée que, dans cette ancienne économie socialiste maladroïtement reconvertie en économie de marché, l'arnaque est souvent le seul moyen de s'en sortir. Et comme dans ses deux précédents films, la situation des femmes et les inégalités dont elles sont victimes sont présentées dans la banalité du quotidien, sans être appuyées.

Pour paraphraser Ruth Gordon, il est toujours encourageant de retrouver, dans des rôles de premier plan, des actrices mûres au sommet de leur art, le septième ne les gâtant guère à mesure qu'elles avancent en âge. Pour sa troisième collaboration avec son metteur en scène fétiche, la vibrante Biyouna se donne sans retenue. Amalgame singulier de Mélina Mercouri et d'Anna Magnani, elle partage avec ces dernières des traits taillés, un bagout, une hardiesse teintée de vulnérabilité. Généreuse, calculatrice, fidèle puis abandonnée, Madame Aldjéria ne cessera jamais d'avancer. Et c'est avec une fougue inébranlable qu'elle traverse un film qui oscille habilement entre la comédie, le drame social et le mélodrame.

Délíce Paloma assoit solidement la réputation de Nadir Moknèche. Et sa Madame Aldjéria peut déjà aller rejoindre les Mamma Roma et autres Illia (*Jamais le dimanche*) du grand écran, la salle étant d'ailleurs le meilleur endroit pour goûter ces compositions plus grandes que nature.

Collaborateur du Devoir

Entrée ratée dans la cour des grands

BELLA

Réalisation: Alejandro Gomez Monteverde. Scénario: Alejandro Gomez Monteverde, Patrick Millon, Leo Severino. Avec Eduardo Verástegui, Tammy Blanchard, Manny Perez, Jaime Tirelli. Image: Andrew Cadagelo. Montage: Joseph Gutowski, Fernando Villena. Musique: Stephan Altman.

RACHEL HALLER

Ils sont beaux, ils sont tristes et elle a la maternité contrariante. Un peu maigre, tout de même, pour une heure et demie d'images en rafales! Pourtant, à moins de se laisser submerger par la plastique

De bout en bout, le réalisateur se contente d'effleurer ses thèmes: la solidarité, les affres de la maternité, le choc des cultures

teurs, Eduardo Verástegui et Tammy Blanchard (deux stars du petit écran), sauraient fendre un cœur de pierre. D'ailleurs, *Bella* a reçu le prix du public à Toronto et le Grand Prix du bien nommé Heartland Film Festival d'Indianapolis. Mais le capital de sympathie ne suffit pas à assurer la plus-value d'un film.

Collaboratrice du Devoir

ses roues vient en aide à une serveuse licenciée par son frère et enceinte contre son gré — n'a rien de réhabilitaire. Tous les récits, disséqués jusqu'à la moelle, tiennent en quelques mots. Mais que le traitement reste sans prolongement s'avère autrement plus fâcheux. De bout en bout, le réalisateur se contente en effet d'effleurer ses thèmes: la solidarité, les affres de la maternité, le choc des cultures (lui est Mexicain, elle, Américaine)... Et se fourvoie sur les instruments de l'approfondissement: les clichés n'ont jamais ancré un propos. Or il s'en donne à cœur joie. La famille du Sud répond à toutes les idées préconçues: chaleureuse, rieuse et aimante. La famille du Nord, elle, brille évidemment par son dysfonctionnement. Les premiers voient l'arrivée d'un enfant comme une rédemption. Les seconds, comme un sacrifice. Là encore, le lieu commun guette. Quant à la forme, elle flirte elle aussi avec les poncifs. Le montage tachycardique y est pris pour du rythme et la symbolique des couleurs (tons chauds pour le bonheur et froids pour le malheur) est réduite à sa plus simple expression.

Rendons à César ses lauriers, Alejandro G. Monteverde évite tout de même le *happy end* archétypique et ses acteurs, Eduardo Verástegui et Tammy Blanchard (deux stars du petit écran), sauraient fendre un cœur de pierre. D'ailleurs, *Bella* a reçu le prix du public à Toronto et le Grand Prix du bien nommé Heartland Film Festival d'Indianapolis. Mais le capital de sympathie ne suffit pas à assurer la plus-value d'un film.

BEN X
UN FILM DE NIC BALTHAZAR
13 À L'AFFICHE
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
EX-CENTRIS LE CLAP
VERSION FRANÇAISE CINÉMAS AMIC
COMPLEXE D'ENTERTAINMENT QUARTIER LATIN LE FORUM 22

«... absolument indispensable.»
«Un film brillant...»
it's a free world
VERSION ORIGINALE ANGLAISE SOUS-TITRÉE EN FRANÇAIS
MEILLEUR SCÉNARIO
KEN LOACH
PAUL LAVERTY

13 À L'AFFICHE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE SOUS-TITRÉE EN FRANÇAIS
EX-CENTRIS CINÉMAS AMIC
LE FORUM 22

www.cinemaduparc.com
48\$ pour 10 films, QUI DIT MIEUX ?
stationnement GRATUIT 3 heures
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900

VUES D'AFRIQUE présente
PAN-AFRICA INTERNATIONAL

Le parrain : Musa Dieng Kala
La marraine : Anais Barbeau-Lavalette

NE MANQUEZ PAS LES FILMS DU WEEKEND :
Le chaos (Egypte), le 12 avril à 18h00 au Cinéma du Parc
On the rumba river (Suisse), le 13 avril au Cinéma ONF
Il va pleuvoir sur Conakry (Guinée), le 14 avril à 20h30 au Cinéma Beaubien
Memory Books (Mozambique), le 14 avril à 20h30 au Cinéma ONF
Uganda Rising (Canada), le 15 avril à 18h00 au Cinéma du Parc

Soyez présents à nos soirées spéciales pour 30\$ les deux et gagnez la chance de voyager en Afrique avec Royal Air Maroc.

du 10 au 20 avril 2008
CINÉMAS DU PARC, ONF, BEAUBIEN, CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
Billets à l'unité : 7\$, Cinémax : 50\$ pour 10 entrées,
Ciné-carte : 25\$ pour 4 entrées
www.vuesdafrique.org INFO-FESTIVAL : (514) 990-3201

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 1^{er} au 7 avril 2008

1	TRUCS ET MÉTHODES D'ENTRAÎNEMENT	Alex Kovalev
2	SWEENEY TODD	
3	ALVIN & THE CHIPMUNKS	
4	MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR	
5	400 ^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC	
6	JUDI ET YVON FONT UNE SCÈNE	
7	RAMDAM Saison 1	
8	JUSTIN TIMBERLAKE Futuresex / Loveshow : Live from Madison Square Garden	
9	ENCHANTED	
10	STARGATE : ANK OF TRUTH	
11	LE GRAND RESTAURANT	Louis de Funès
12	I AM LEGEND	
13	IBERNATUS	Louis de Funès
14	LE DÎNER DE CONS	
15	THAT 70'S SHOW Season 8	
16	LED ZEPPELIN The Song Remains the Same	
17	LA FLORIDA	
18	LE MATOU	
19	THE SECRET	
20	ATONEMENT	

Cinéma

La forteresse intérieure

BEN X

Réalisation et scénario: Nic Balthazar. Avec Greg Timmermans, Laura Verlinden, Titus de Voogdt, Maarten Claeysens. Image: Lou Berghmans. Montage: Philippe Ravoet. Musique: Praga Khan. Belgique-Pays-Bas, 2007, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

Qui d'entre vous serait prêt à revivre son adolescence, même à fort prix? Les mains levées semblent discrètes... Période de la vie où les jolis qualificatifs se font rares, chaque époque déverse son lot de misères sur ceux qui se préparent à devenir des adultes. Le chemin pour s'y rendre est souvent rempli d'embûches, et parfois même jonché de cadavres... Sans compter qu'aujourd'hui la cour d'école ne suffit plus pour humilier les plus faibles et écraser les plus vulnérables.

Même s'il parle peu et préfère se cacher les yeux derrière ses cheveux, Ben (Greg Timmermans) en sait long sur la bêtise de ses semblables, la subissant dès qu'il sort de la maison. Pourtant, entre les murs de sa chambre et devant son ordinateur, le garçon se transforme en héros impitoyable dans le monde virtuel, nettement plus bavard et viril que dans le monde réel. Souffrir de deux imbéciles de sa classe, humilié par ses camarades qui ont immortalisé la scène pour la faire circuler sur Internet, Ben, enfant du divorce et souffrant d'autisme, songe à commettre l'irréparable, inspiré par les conseils de Scarlett (Laura Verlinden), une compagne dont le caractère imaginaire ou authentique baigne dans un flou savamment entretenu jusqu'à la toute fin du film.

Un sujet qui n'est pas nouveau

La tyrannie adolescente n'est pas un sujet nouveau, mais chez Nic Balthazar elle est abordée à la fois avec un grand souci de réalisme et dans une forme esthétique qui combine l'univers numérique, la grisaille urbaine (celle de la Flandre et de ses ciels bas) et la peti-

te forteresse intérieure d'une victime innocente. Ce brillant amalgame, qui inclut également les témoignages des principaux protagonistes comme si ces derniers se confiaient à la caméra d'un documentariste plein d'empathie, donne à *Ben X* une forme particulièrement séduisante, et toujours très cohérente.

Usant avec habileté de certains procédés narratifs, dont la voix hors champ devenue ici une nécessité pour mieux comprendre ce personnage enfermé en lui-même, Nic Balthazar décrit de manière sensible, mais aussi flamboyante, la déchéance d'un enfant de ce siècle fou. Les questions d'actualité que sont le cyber-harcèlement, le suicide chez les jeunes ou encore la déroutante des adultes devant une progéniture évoluant dans un univers parallèle dont ils ne comprennent pas les codes prennent ici une dimension tragique, mais qui n'exclut jamais une esthétique aux textures multiples et, disons-le, fort accrocheuses.

Sincérité bouleversante

Cet envoiement, qui plait bien sûr aux jeunes spectateurs retrouvant là un cadre aux horizons familiers, nous happe tous grâce à une distribution d'une sincérité bouleversante, à commencer par le jeune Greg Timmermans dont les souffrances lui donnent parfois les allures d'un Christ en croix. Derrière sa pâleur maladive et son regard fuyant, un héros nouveau genre se révèle, en partie sacrifié sur l'autel de la bêtise mais aussi transfiguré par son imagination pas totalement atrophiée par la tyrannie du virtuel.

Ben X n'est pas le premier film, ni le dernier, à montrer l'ingratitude de l'âge ingrat. Nic Balthazar en expose les misères mais aussi les rares splendeurs (la figure de la mère est d'une justesse remarquable) dans une exubérance visuelle où l'émotion n'est jamais étouffée sous les artifices. Un film à la fois bien de notre époque (agitée) et dont la triste universalité interpelle toutes les générations.

Collaborateur du Devoir

Le (bien petit) roi de la montagne

STREET KINGS

Réalisé par David Ayer. Scénario de James Ellroy, Kurt Wimmer et Jamie Moss. Avec Keanu Reeves, Forest Whitaker, Chris Evans, Hugh Laurie. États-Unis, 2008, 107 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Au cours de la dernière décennie, la télévision a mis en avant d'excellentes séries policières. Rythmées et violentes, volontiers léchées et riches de détails procéduriers, ces productions ont obligé Hollywood à revoir son produit. Certains ont malheureusement oublié d'allumer leur poste. Ainsi, les amateurs de l'un ou l'autre média ne s'y tromperont pas: *Street Kings* est dépassé avant même sa sortie. Non content de ne rien amener de neuf sous le soleil de Los Angeles, la dernière ofrande du studio Fox suite en plus le déjà-vu.

Le film s'ouvre sur un Keanu Reeves maussade. On comprend qu'il est maussade plus par le coup qu'il flanque au réveil que par une quelconque expression faciale. Ces dernières ne seront du reste pas légion. Le personnage a la gueule de bois. On le sait parce qu'il... On saisit l'idée générale: la démonstration primera sur la suggestion. On ignore par ailleurs qui est cet homme qui se lève en char-

geant son revolver. Flic ou bandit? Quiconque a vu la bande-annonce connaît la réponse, et quiconque a vu la bande-annonce a vu le film.

Le thème de la corruption policière a, dans *Street Kings*, une telle présence que tous les autres enjeux dramatiques paraissent vite accessoires. Le sujet a été abordé souvent, certes, mais la quantité n'excuse pas la banalité. À preuve, le vénérable Sidney Lumet s'y est intéressé plus souvent qu'à son tour, dont trois fois (trois!) avec un brio certain: *Serpico* (1973), *Prince of the City* (1981) et *Q & A* (1990), les deux premiers basés sur de vraies affaires.

Direction d'acteurs inadéquate

On ne saurait blâmer David Ayer pour les faiblesses d'un scénario auquel il n'a pas collaboré. Fait étonnant puisque le réalisateur novice a débuté à Hollywood en tant que scénariste (*Training Day*, *S.W.A.T.*). Il a par ailleurs lui-même scénarisé son premier long métrage, le quelconque *Harsh Times*. La question de l'écriture réglée, on peut en revanche remettre en question sa direction d'acteurs. Keanu Reeves, qui a déjà été plus convaincant, ressemble ici à un somnambule. Forest Whitaker, pour sa part, déçoit dans une composition outrée, c'est dire! Le reste de la distribution ne

fait guère impression, bonne ou mauvaise, hormis peut-être Hugh Laurie, qui propose une variante policière de son docteur House.

L'intrigue de *Street Kings* aurait pu sembler fraîche dans les années 70 ou 80, mais en 2008, on a tôt fait de résoudre l'affaire, et pas besoin d'avoir vu des masses de drames policiers pour y parvenir. Les trois scénaristes (trois!) ont réussi à accoucher d'une suite de révélations et de retournements tous plus prévisibles les uns que les autres. Petit indice pour le spectateur: l'originalité d'une œuvre sera, généralement, inversement proportionnelle au nombre de producteurs et de scénaristes apparaissant au générique, et ce, même si l'écrivain James Ellroy figure parmi ces derniers.

Le fait que le principal protagoniste prenne plusieurs jours pour mettre de l'ordre dans les pièces d'un puzzle que le spectateur a depuis longtemps complété demeure sans doute le principal problème du film. Devant cette improbable démonstration de naïveté, on se désole que le détective Ludlow (Reeves) n'ait pas vu *L.A. Confidential*, du même Ellroy. Cela lui aurait évité bien des désagréments. À nous aussi.

Collaborateur du Devoir

Dénoncer un mal universel

Nic Balthazar, réalisateur de Ben X, est devenu le porte-parole informel d'une jeunesse souffrante et silencieuse

ANDRÉ LAVOIE

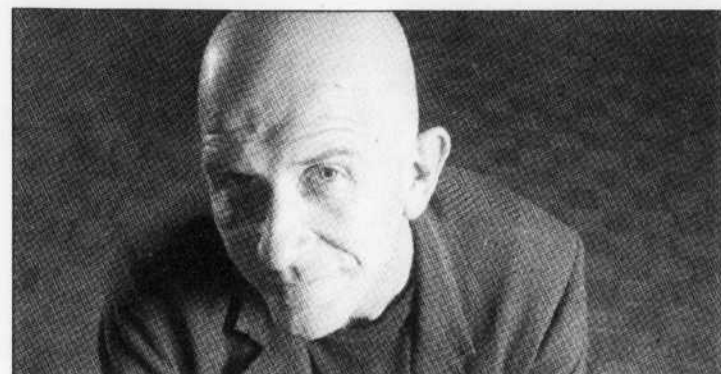
Celui qui tend le micro aux créateurs possède toujours quelques trucs pour éviter les redondances du discours formaté, ou simplement évaluer l'humeur de son vis-à-vis. Avec les artistes étrangers de passage à Montréal, je démarre souvent avec une simple question sur la ville, me permettant ainsi de mesurer leur degré d'enthousiasme (ou de fatigue) et de débusquer les menteurs sans scrupules (*«Montréal est sans contredit la plus grande métropole culturelle du monde»*).

Devant le cinéaste flamand Nic Balthazar, difficile de croire que son amour pour Montréal relève du simple calcul, de la pure complaisance. Lorsqu'il évoque sa «semaine la plus fantastique de sa vie» au FFM en août dernier, débarquant en pur inconnu avec son premier long métrage de fiction en compétition officielle, *Ben X*, et repartant avec trois prix prestigieux sous le bras, et beaucoup de distributeurs à ses trousses, c'est encore avec un regard brillant et un sourire de collègue. «Mes amis me demandent quand je vais enfin revenir les deux pieds sur terre!», lance-t-il en riant dans un français délicieusement ponctué d'hésitations, question de trouver le mot juste.

Ce grand gaillard sympathique et pas prétentieux pour deux sous, donc 100 % belge, fut longtemps critique de cinéma mais, comme plusieurs de sa race, il trainait des envies de réalisation. «Mais il fallait d'abord avoir quelque chose à dire», précise-t-il comme une évidence. D'abord la curieuse commande d'un éditeur pour écrire un livre destiné à ceux qui ne lisent pas (!) et inspiré d'un tragique fait divers où un jeune autiste s'est donné la mort après des humiliations répétées, à l'école et sur Internet («Si j'avais écrit tout ce qu'il a subi, on m'aurait traité de scénariste sadique»). *Ben X* nous plonge dans deux réalités parallèles, l'une réelle et l'autre virtuelle, en plus d'ouvrir les portes du jardin intérieur d'un adolescent «qui ne comprend pas le monde comme il faut le comprendre».

Une allégorie

Attiré par le défi de séduire un jeune public réfractaire à la lecture, pari d'ailleurs gagné, Nic Balthazar l'a ensuite amené au théâtre (plus de 250 représentations) pour finalement conquérir le terrain du cinéma. Et il ne s'en cache pas: l'ancien critique de cinéma cherchait à séduire et à conscientiser. Pas à se prendre la tête. «J'ai lu tous les livres de scénarisation, déclare le cinéaste, dont celui de Syd Field, le gourou du scénario américain. J'ai appliqué sciemment ses théories, même au moment d'écrire le roman. C'était une façon pour moi de m'éloigner des problèmes du cinéma européen: ne pas suivre les règles... et vouloir réinventer l'eau chaude! Je crois avoir fait un «revenge tragedy»



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le cinéaste flamand Nic Balthazar

à l'américaine mais, je l'espère, avec une sensibilité européenne.»

Gardant toujours en mémoire le précieux conseil d'un professionnel du scénario («Être d'abord un artisan, ensuite un artiste, et plus tard, peut-être, un génie...»), Nic Balthazar reconnaît avoir tenté de livrer un anti-*Rain Man*, le film de Barry Levinson qui a fait découvrir la réalité de l'autisme au grand public. «Depuis cette époque, il y a eu beaucoup de films sur les autistes, mais ils parlent surtout de personnes qui les entourent. Je voulais raconter l'histoire de quelqu'un qui ne sait pas comment la raconter par lui-même, et faire en sorte qu'il soit attachant.» À en juger par le succès international de *Ben X*, et même les propositions de remake faites par des agents de Hollywood pendant sa «semaine de rêve à Montréal», l'objectif semble pleinement atteint.

Heureux du succès de son film, le cinéaste est surtout fier de le voir susciter des discussions et provoquer des changements, entre autres dans les écoles de la Belgique. La réalité de l'autisme, du harcèlement sur Internet et le taux effarant de suicides chez les jeunes sont encore des tabous tenaces selon lui. Qu'il soit même devenu un porte-parole informel d'une jeunesse souffrante et silencieuse ne fait qu'ajouter à sa fierté. «Dans *Ben X*, l'autisme était un bon symbole, une allégorie pour tous ceux qui se sentent incompris. Ceux qui se font tabasser, humilier et détruire leur jeunesse sont ceux qui en disent le moins. C'est universel, hélas.» Heureusement pour eux, Nic Balthazar n'a vraiment pas l'intention de la fermer.

Collaborateur du Devoir

Plus drôle et plus fou que jamais!

OBNS UNE GALAXIE PRÈS DE CHEZ VOUS

zone 1a www.dansunegalaxie2.com

REPRÉSENTATIONS SPÉCIALES LE JEUDI 17 AVRIL À 22H

QUARTIER LATIN	STARCITE MONTREAL	LANGELIER 6	LACORDAIRE 18	MARCHE CENTRAL 18	TASCHEREAU 18
JACOBS CARTER 14	DEUX-MONTAGNES 14	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	BROSSARD
BELOEIL	TERRERONNE 14	STE-THERESE 6	SHERBROOKE	GATINEAU	STARCITE HULL
AYLMER	ST-HYACINTHE	VICTORIAVILLE	TROIS-RIVIERES	ST-JEROME	LACHENAIE
JOLIETTE	SHERBROOKE	NEW-BRUNSWICK	DRUMMONDVILLE	SOREL-TRACY	ELYSEE GRANBY

CINEMA DU CAP ST-BASILE

À L'AFFICHE LE 18 AVRIL

« J'ai vraiment ri, c'est vraiment amusant. Il y règne une extrême bonne humeur. »
Christiane Charrette, Radio-canada

« Extraordinaire! Léger et très drôle! Allez voir ça! »
Jasmin Roy, 98.5 fm

« Une bonne comédie! »
Showbizz, LCN

« C'est tellement bon... les décors, la direction photo, l'image, c'est génial! »
Marina Orsini, Rock Détents

L'AUBERGE ROUGE

LE MENU EST MORTEL!!!

UNE COMEDIE DE GERARD KRAWCZYK

www.laubergeorange-lefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CARR ANGRIGNON	MARCHE CENTRAL 18	JACOBS CARTER 14	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE
BROSSARD	BOUCHERVILLE	BELOEIL	SHERBROOKE	STARCITE HULL	DRUMMONDVILLE
JOLIETTE	LACHENAIE	VALLEYFIELD	SOREL-TRACY	VICTORIAVILLE	ST-ADÈLE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

« Une certaine parenté avec *Gaz Bar Blues* et *La Grande Séduction*. »
- K. Laforest, VDI

« Une bouffée d'air pur. »
- M. Bloudeau, LE DEVOIR

« On aurait presque envie de s'installer dans ce paradis. »
- R. Haller, ICI

NICOLAS CAZALÉ CLOTILDE HESME

LE FILS DE L'ÉPICIER

UN FILM DE ÉRIC GUIRADO

DANIEL DUVAL JEANNE GOUPIÉ STEPHAN GUERIN-TILLIE LILIANE ROVÈRE PAUL CRAUCHET CHAD CHENOUGA BENOIT GIROS LUDMILA RUOSO

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! CINÉMA Beauclerc 2305, Dorval (514-721-2000) EX-CENTRIS

FILM D'OUVERTURE DE VUES D'AFRIQUE

« Dans ce film généreux, Nadir Mokneche, comparé à Almodovar, a donné un rêve à tous ses personnages. »
Télérama

« Une chronique haute en couleurs de l'Algérie contemporaine. »
Le Monde

BUNDIA MORNING PRODUCTIONS PRÉSENTE

DÉLICE PALOMA

BIVOUNA NADIS HACI AYLIN PRANDI DANIEL LUNDH

UN FILM DE NADIR MOKNECHE

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS CINÉMA Beauclerc 2305, Dorval (514-721-2000) delicepaloma-lefilm.com